

14

Été 2007

Actualités de l'IMV

François rejoint François-Marie

C'est avec une grande tristesse que tous les habitués de l'Institut et Musée Voltaire ont appris la disparition de François Silvant. Plusieurs des scènes du Petit Silvant illustré ont en effet été tournées dans nos locaux, et tous les personnages bien connus de l'humoriste vaudois se sont promenés là même où avait vécu Voltaire : qui n'a en mémoire les déambulations de Mme Pahud dans les pièces du musée, à la recherche d'un siège qu'elle finit par voler au guide de l'endroit ? Nul doute qu'elle soit à présent arrivée chez Voltaire lui-même, dans un coin de ciel : Madame Denis n'a qu'à bien se tenir.

Erni à la villa La Grange

C'est le mercredi 9 mai dernier que le Conseil administratif de la Ville de Genève a reçu Monsieur Hans Erni à la villa La Grange. Il s'agissait avant tout de remercier le peintre du don qu'il a fait à la Ville de trois portraits de Voltaire, aujourd'hui visibles au premier étage de l'Institut.

Monsieur André Hediger, maire, a d'abord rappelé la force des liens qui ont toujours uni Genève à Hans Erni, ainsi que la ferveur de l'engagement humaniste et social du peintre lucernois. Ce dernier a confirmé la force des sentiments qu'il voue à notre cité, ainsi d'ailleurs qu'à l'ensemble de la Suisse romande : c'est Genève, a-t-il rappelé, qui lui avait permis de continuer à travailler, à une époque où la Suisse alémanique se détournait de son œuvre, pour des raisons sans doute moins esthétiques ou artistiques que directement politiques.

Monsieur Patrice Mugny, vice-président du Conseil administratif, a quant à lui évoqué la prochaine publication illustrée par Erni : il s'agira d'une édition d'extraits des *Rêveries du promeneur solitaire* de Jean-Jacques Rousseau, éditée par Patrick Cramer, et qui sera présentée au musée Voltaire le 21 février 2008, le jour même des 99 ans du peintre. Rendez-vous est pris !

En toutes lettres

Le 8 juin dernier a eu lieu, dans le grand salon de l'Institut, la remise des prix du concours « Écrivain d'un jour ». Organisé pour la neuvième année consécutive par l'Alliance Française de Genève dirigée par Chrystel Girod, il a permis de récompenser plusieurs lauréats, jeunes et moins jeunes, sur des thèmes aussi divers que « Vite, avant d'oublier » ou l'inclusion de « mots migrants » dans un texte cohérent.

Le jury réunissait cette année, autour de Chrystel Girod, S.E. Libère Bararunyeretse, représentant permanent de l'Organisation Internationale de la Francophonie à Genève, Ananda Devi-Anenden, romancière, lauréate du prix des cinq continents de la Francophonie 2006, Patrick Mohr, comédien, et François Jacob, directeur de l'Institut Voltaire.

Accueillis par M. Flávio Borda d'Água, le jury, les lauréats et l'assistance présente ont pu entendre Chrystel Girod lire les textes primés, disponibles aujourd'hui sur le site de l'Alliance Française de Genève. Mme Girod et M. Bararunyeretse ont ensuite donné rendez-vous à tous les amoureux de la langue française l'année prochaine, pour de nouveaux jeux d'écriture.

2012 Rousseau pour tous

Tel est le nom donné au projet impulsé par la Ville de Genève et qui vise à préparer le tricentenaire de la naissance de Jean-Jacques Rousseau, en 2012. Pourquoi *Rousseau pour tous* ? D'abord pour dire que l'œuvre de Rousseau nous concerne tous : qui ne s'est intéressé aux théories pédagogiques d'*Émile* ou à l'argumentation politique du *Contrat social* ? Mais aussi pour rappeler que 2012, à l'instar d'autres dates phares (notamment 1878 et 1912) se propose d'unir toute la population autour de la figure de Jean-Jacques Rousseau.

La Ville de Genève a dès lors mis en place les structures nécessaires pour une préparation optimale de l'événement. Un appel à projets a été lancé, dont toutes les modalités sont directement consultables sur le site www.rousseau2012.ch lancé au début du mois d'avril. Plusieurs événements préparatoires jalonneront par ailleurs, dès cette année, la route qui mène à 2012. *Rousseau pour tous* est enfin destiné à féconder un partenariat international, notamment avec les villes de Paris et de Venise.

La Gazette des Délices

La revue électronique de l'Institut
et Musée Voltaire
ISSN 1660-7643



14

Été 2007

Voltaire nous écrit

Nous avons choisi de vous présenter aujourd'hui l'intégralité du *Taureau blanc*, dont l'édition critique signée René Pomeau, avec la collaboration de Marie-Hélène Cotoni et Christiane Mervaud, est récemment parue à la Voltaire Foundation (*Œuvres complètes de Voltaire*, 74A, 2006). Conte « égyptien », qui se trouve naturellement en bonne place dans l'exposition *L'Égypte des Lumières*, *Le Taureau blanc* a fait le 14 juin dernier, dans le cadre des « Nuits des Délices » l'objet d'une interprétation stylistique très convaincante d'Anne-Marie Garagnon. Une lecture-spectacle de ce conte est proposée les 21 et 22 septembre prochains à la Comédie de Ferney-Voltaire, avec Annick Gambotti et Victor Haïm (réservations au 00 33 4 50 28 09 16).

Le Taureau blanc

traduit du syriaque par M. Mamaki,
interprète du roi d'Angleterre pour les langues orientales.

Chap. I^{er}. - Comment la princesse Amaside rencontre un boeuf.

La jeune princesse Amaside, fille d'Amasis, roi de Tanis en Égypte, se promenait sur le chemin de Péluse avec les dames de sa suite. Elle était plongée dans une tristesse profonde ; les larmes coulaient de ses beaux yeux. On sait quel était le sujet de sa douleur, et combien elle craignait de déplaire au roi son père par sa douleur même. Le vieillard Mambres, ancien mage et eunuque des pharaons, était auprès d'elle, et ne la quittait presque jamais. Il la vit naître, il l'éleva, il lui enseigna tout ce qu'il est permis à une belle princesse de savoir des sciences de l'Égypte. L'esprit d'Amaside égalait sa beauté ; elle était aussi sensible, aussi tendre que charmante ; et c'était cette sensibilité qui lui coûtait tant de pleurs.

La princesse était âgée de vingt-quatre ans ; le mage Mambres en avait environ treize cents. C'était lui, comme on sait, qui avait eu avec le grand Moïse cette dispute fameuse dans laquelle la victoire fut longtemps balancée entre ces deux profonds philosophes. Si Mambres succomba, ce ne fut que par la protection visible des puissances célestes qui favorisèrent son rival ; il fallut des dieux pour vaincre Mambres. L'âge affaiblit cette tête si supérieure aux autres têtes, et cette puissance qui avait résisté à la puissance universelle ; mais il lui resta toujours un grand fonds de raison : il ressemblait à ces bâtiments immenses de l'antique Égypte dont les ruines attestent la grandeur. Mambres était encore fort bon pour le conseil ; et quoiqu'un peu vieux, il avait l'âme très compatissante.

Amasis le fit surintendant de la maison de sa fille ; et il s'acquittait de cette charge avec sa sagesse ordinaire : la belle Amaside l'attendrissait par ses soupirs. « Ô mon amant ! mon jeune et cher amant ! s'écriait-elle quelquefois ; ô le plus grand des vainqueurs, le

plus accompli, le plus beau des hommes ! quoi ! depuis près de sept ans tu as disparu de la terre ! quel dieu t'a enlevé à ta tendre Amaside ? L'univers aurait célébré et pleuré ton trépas. Tu n'es point mort, les savants prophètes de l'Égypte en conviennent mais tu es mort pour moi, je suis seule sur la terre, elle est déserte. Par quel étrange prodige as-tu abandonné ton trône et ta maîtresse ? Ton trône ! il était le premier du monde, et c'est peu de chose ; mais moi, qui t'adore, ô mon cher Na... ! » Elle allait achever. « Tremblez de prononcer ce nom fatal, lui dit le sage Mambres, ancien eunuque et mage des pharaons. Vous seriez peut-être décelée par quelqu'une de vos dames du palais. Elles vous sont toutes dévouées, et toutes les belles dames se font sans doute un mérite de servir les passions des belles princesses ; mais enfin il peut se trouver une indiscreète et même à toute force une perfide. Vous savez que le roi votre père, qui d'ailleurs vous aime, a juré de vous faire couper le cou si vous prononcez ce nom terrible toujours prêt à vous échapper. Pleurez, mais taisez-vous. Cette loi est bien dure, mais vous n'avez pas été élevée dans la sagesse égyptienne pour ne savoir pas commander à votre langue. Songez qu'Harpocrate, l'un de nos plus grands dieux, a toujours le doigt sur sa bouche. » La belle Amaside pleura et ne parla plus.

Comme elle avançait en silence vers les bords du Nil, elle aperçut de loin, sous un bocage baigné par le fleuve, une vieille femme couverte de lambeaux gris, assise sur un tertre. Elle avait auprès d'elle une ânesse, un chien, un bouc. Vis-à-vis d'elle était un serpent qui n'était pas comme les serpents ordinaires, car ses yeux étaient aussi tendres qu'animés ; sa physionomie était noble et intéressante ; sa peau brillait des couleurs les plus vives et les plus douces. Un énorme poisson, à moitié plongé dans le fleuve, n'était pas la moins étonnante personne de la compagnie. Il y avait sur une branche un corbeau et un pigeon. Toutes ces créatures semblaient avoir ensemble une conversation assez animée.

« Hélas ! dit la princesse tout bas, ces gens-là parlent sans doute de leurs amours, et il ne m'est pas permis de prononcer le nom de ce que j'aime ! »

La vieille tenait à la main une chaîne légère d'acier, longue de cent brasses, à laquelle était attaché un taureau qui paissait dans la prairie. Ce taureau était blanc, fait au tour, potelé, léger même, ce qui est bien rare. Ses cornes étaient d'ivoire. C'était ce qu'on vit jamais de plus beau dans son espèce. Celui de Pasiphaé, celui dont Jupiter prit la figure pour enlever Europe, n'approchaient pas de ce superbe animal. La charmante génisse en laquelle Ibis fut changée aurait à peine été digne de lui.

Dès qu'il vit la princesse, il courut vers elle avec la rapidité d'un jeune cheval arabe qui franchit les vastes plaines et les fleuves de l'antique Saana, pour s'approcher de la brillante cavale qui règne dans son cœur, et qui fait dresser ses oreilles. La vieille faisait ses efforts pour le retenir ; le serpent semblait l'épouvanter par ses sifflements ; le chien le suivait et lui mordait ses belles jambes ; l'ânesse traversait son chemin, et lui détachait des ruades pour le faire retourner. Le gros poisson remontait le Nil, et s'élançant hors de l'eau, menaçait de le dévorer ; le bouc restait immobile et saisi de crainte ; le corbeau voltigeait autour de la tête du taureau, comme s'il eût voulu s'efforcer de lui crever les yeux. La colombe seule l'accompagnait par curiosité, et lui applaudissait par un doux murmure.

Un spectacle si extraordinaire rejeta Mambres dans ses sérieuses pensées. Cependant le taureau blanc, tirant après lui sa chaîne et la vieille, était déjà parvenu auprès de la princesse, qui était saisie d'étonnement et de peur. Il se jette à ses pieds, il les baise, il verse des larmes ; il la regarde avec des yeux où régnait un mélange inouï de douleur et de joie. Il n'osait mugir, de peur d'effaroucher la belle Amaside. Il ne pouvait parler. Un faible usage de la voix accordé par le ciel à quelques animaux lui était interdit ; mais toutes ses actions étaient éloqu岸tes. Il plut beaucoup à la princesse. Elle sentit qu'un léger amusement pouvait suspendre pour quelques moments les chagrins les plus douloureux. « Voilà, disait-elle, un animal bien aimable ; je voudrais l'avoir dans mon écurie. »

À ces mots, le taureau plia les quatre genoux, et baisa la terre. « Il m'entend ; s'écria la princesse, il me témoigne qu'il veut m'appartenir. Ah ! divin mage, divin eunuque, donnez-moi cette consolation, achetez ce beau chérubin ; faites le prix avec la vieille, à laquelle il appartient sans doute. Je veux que cet animal soit à moi ; ne me refusez pas

cette consolation innocente. » Toutes les dames du palais joignirent leurs instances aux prières de la princesse. Mambres se laissa toucher, et alla parler à la vieille.

Chap. II. Comment le sage Mambres, ci-devant sorcier de Pharaon, reconnu une vieille, et comme il fut reconnu par elle.

« Madame, lui dit-il, vous savez que les filles, et surtout les princesses, ont besoin de se divertir. La fille du roi est folle de votre taureau ; je vous prie de nous le vendre, vous serez payée argent comptant.

— Seigneur, lui répondit la vieille, ce précieux animal n'est point à moi. Je suis chargée, moi et toutes les bêtes que vous avez vues, de le garder avec soin, d'observer toutes ses démarches, et d'en rendre compte. Dieu me préserve de vouloir jamais vendre cet animal impayable ! »

Mambres, à ce discours, se sentit éclairé de quelques traits d'une lumière confuse qu'il ne démêlait pas encore. Il regarda la vieille au manteau gris avec plus d'attention : « Respectable dame, lui dit-il, ou je me trompe, ou je vous ai vue autrefois. — Je ne me trompe pas, répondit la vieille ; je vous ai vu, seigneur, il y a sept cents ans dans un voyage que je fis de Syrie en Égypte, quelques mois après la destruction de Troie, lorsque Hiram régnait à Tyr, et Nephel Kerès sur l'antique Égypte.

— Ah ! madame, s'écria le vieillard, vous êtes l'auguste Pythonisse d'Endor. — Et vous, seigneur, lui dit la Pythonisse en l'embrassant, vous êtes le grand Mambres d'Égypte.

— Ô rencontre imprévue ! jour mémorable ! décrets éternels ! dit Mambres ; ce n'est pas, sans doute, sans un ordre de la Providence universelle que nous nous retrouvons dans cette prairie sur les rivages du Nil, près de la superbe ville de Tanis. Quoi ! c'est vous, madame, qui êtes si fameuse sur les bords de votre petit Jourdain, et la première personne du monde pour faire venir des ombres ! — Quoi ! c'est vous seigneur, qui êtes si fameux pour changer les baguettes en serpents, le jour en ténèbres, et les rivières en sang ! — Oui, madame ; mais mon grand âge affaiblit une partie de mes lumières et de ma puissance. J'ignore d'où vous vient ce beau taureau blanc, et qui sont ces animaux qui veillent avec vous autour de lui. » La vieille se recueillit, leva ses yeux au ciel, puis répondit en ces termes :

« Mon cher Mambres, nous sommes de la même profession ; mais il m'est expressément défendu de vous dire quel est ce taureau. Je puis vous satisfaire sur les autres animaux. Vous les reconnaîtrez aisément aux marques qui les caractérisent. Le serpent est celui qui persuada Ève de manger une pomme, et d'en faire manger à son mari ; l'ânesse est celle qui parla dans un chemin creux à Balaam, votre contemporain. Le poisson qui a toujours sa tête hors de l'eau, est celui qui avala Jonas il y a quelques années. Ce chien est celui qui suivit l'ange Raphaël et le jeune Tobie dans le voyage qu'ils firent à Ragés en Médie, du temps du grand Salmanazar. Ce bouc est celui qui expie tous les péchés d'une nation ; ce corbeau et ce pigeon sont ceux qui étaient dans l'arche de Noé : grand événement, catastrophe universelle, que toute la terre ignore encore ! Vous voilà au fait. Mais, pour le taureau, vous n'en saurez rien. »

Mambres écoutait avec respect. Puis il dit : « L'Éternel révèle ce qu'il veut et à qui il veut, illustre pythonisse. Toutes ces bêtes, qui sont commises avec vous à la garde du taureau blanc, ne sont connues que de votre généreuse et agréable nation, qui est elle-même inconnue à presque tout le monde. Les merveilles que vous et les vôtres, et moi et les miens, nous avons opérées, seront un jour un grand sujet de doute et de scandale pour les faux sages. Heureusement elles trouveront croyance chez les sages véritables qui seront soumis aux voyants dans une petite partie du monde, et c'est tout ce qu'il faut. »

Comme il prononçait ces paroles, la princesse le tira par la manche, et lui dit : « Mambres, est-ce que vous ne m'achèterez pas mon taureau ? » Le mage, plongé dans une rêverie profonde, ne répondit rien ; et Amasida versa des larmes.

Elle s'adressa alors elle-même à la vieille, et lui dit : « Ma bonne, je vous conjure par tout ce que vous avez de plus cher au monde, par votre père, par votre mère, par votre nourrice, qui sans doute vivent encore, de me vendre non seulement votre taureau, mais aussi votre pigeon, qui lui paraît fort affectionné. Pour vos autres bêtes, je n'en veux point ; mais je suis fille à tomber malade de vapeur, si vous ne me vendez ce charmant taureau blanc, qui fera toute la douceur de ma vie. »

La vieille lui baisa respectueusement les franges de sa robe de gaze, et lui dit : « Princesse, mon taureau n'est point à vendre, votre illustre mage en est instruit. Tout ce que je pourrais faire pour votre service, ce serait de le mener paître tous les jours près de votre palais, vous pourriez le caresser, lui donner des biscuits, le faire danser à votre aise. Mais il faut qu'il soit continuellement sous les yeux de toutes les bêtes qui m'accompagnent, et qui sont chargées de sa garde. S'il ne veut point s'échapper, elles ne lui feront point de mal ; mais s'il essaye encore de rompre sa chaîne, comme il a fait dès qu'il vous a vue, malheur à lui ! je ne répondrais pas de sa vie. Ce gros poisson que vous voyez l'avalerait infailliblement, et le garderait plus de trois jours dans son ventre ; ou bien ce serpent, qui vous a paru peut-être assez doux et assez aimable, lui pourrait faire une piqûre mortelle. »

Le taureau blanc, qui entendait à merveille tout ce que disait la vieille, mais qui ne pouvait parler, accepta toutes ses propositions d'un air soumis. Il se coucha à ses pieds, mugit doucement, et regardant Amaside avec tendresse, il semblait lui dire : « Venez me voir quelquefois sur l'herbe. » Le serpent prit alors la parole, et lui dit : « Princesse, je vous conseille de faire aveuglément tout ce que M^{lle} d'Endor vient de vous dire. L'ânesse dit aussi son mot, et fut de l'avis du serpent. Amaside était affligée que ce serpent et cette ânesse parlassent si bien, et qu'un beau taureau, qui avait les sentiments si nobles et si tendres, ne pût les exprimer. « Hélas ! rien n'est plus commun à la cour, disait-elle tout bas ; on y voit tous les jours de beaux seigneurs qui n'ont point de conversation et des malotrus qui parlent avec assurance.

— Ce serpent n'est point un malotru, dit Mambrès ; ne vous y trompez pas : c'est peut-être la personne de la plus grande considération. »

Le jour baissait, la princesse fut obligée de s'en retourner, après avoir bien promis de revenir le lendemain à la même heure. Ses dames du palais étaient émerveillées, et ne comprenaient rien à ce qu'elles avaient vu et entendu. Mambrès faisait ses réflexions. La princesse, songeant que le serpent avait appelé la vieille « mademoiselle » conclut au hasard qu'elle était pucelle, et sentit quelque affliction de l'être encore ; affliction respectable qu'elle cachait avec autant de scrupule que le nom de son amant.

Chap. III. — Comment la belle Amaside eut un secret entretien avec un beau serpent.

La belle princesse recommanda le secret à ses dames sur ce qu'elles avaient vu. Elles le promirent toutes, et en effet le gardèrent un jour entier. On peut croire qu'Amaside dormit peu cette nuit. Un charme inexplicable lui rappelait sans cesse l'idée de son beau taureau. Dès qu'elle put être en liberté avec son sage Mambrès, elle lui dit : « Ô sage ; cet animal me tourne la tête. — Il occupe beaucoup la mienne, dit Mambrès. Je vois clairement que ce chérubin est fort au-dessus de son espèce. Je vois qu'il y a là un grand mystère, mais je crains un événement funeste. Votre père Amasis est violent et soupçonneux ; toute cette affaire exige que vous vous conduisiez avec la plus grande prudence.

— Ah ! dit la princesse, j'ai trop de curiosité pour être prudente ; c'est la seule passion qui puisse se joindre dans mon cœur à celle qui me dévore pour l'amant que j'ai perdu. Quoi ! ne pourrai-je savoir ce que c'est que ce taureau blanc qui excite dans moi un trouble si inouï ?

— Madame, lui répondit Mambrès, je vous ai avoué déjà que ma science baisse à mesure que mon âge avance ; mais je me trompe fort, ou le serpent est instruit de ce que vous avez tant envie de savoir. Il a de l'esprit ; il s'explique en bons termes ; il est accoutumé depuis longtemps à se mêler des affaires des dames. — Ah ! sans doute, dit

Amaside, c'est ce beau serpent de l'Égypte, qui, en se mettant la queue dans la bouche, est le symbole de l'éternité, qui éclaire le monde dès qu'il ouvre les yeux, et qui

l'obscurcit dès qu'il les ferme. — Non, madame. — C'est donc le serpent d'Esculape? — Encore moins. — C'est peut-être Jupiter sous la forme d'un serpent? — Point du tout. — Ah! je vois, c'est votre baguette que vous changeâtes autrefois en serpent? — Non, vous dis-je, madame; mais tous ces serpents-là sont de la même famille. Celui-là a beaucoup de réputation dans son pays; il y passe pour le plus habile serpent qu'on ait jamais vu. Adressez-vous à lui. Toutefois je vous avertis que c'est une entreprise fort dangereuse. Si j'étais à votre place je laisserais là le taureau, l'ânesse, le serpent, le poisson, le chien, le bouc, le corbeau, et la colombe; mais la passion vous emporte; tout ce que je puis faire est d'en avoir pitié et de trembler. »

La princesse le conjura de lui procurer un tête-à-tête avec le serpent. Mambres, qui était bon, y consentit; et, en réfléchissant toujours profondément, il alla trouver sa Pythonisse. Il lui exposa la fantaisie de sa princesse avec tant d'insinuation qu'il la persuada.

La vieille lui dit donc qu'Amaside était la maîtresse; que le serpent savait très bien vivre; qu'il était fort poli avec les dames; qu'il ne demandait pas mieux que de les obliger, et qu'il se trouverait au rendez-vous.

Le vieux mage revint apporter à la princesse cette bonne nouvelle; mais il craignait encore quelque malheur, et faisait toujours ses réflexions. « Vous voulez parler au serpent, madame; ce sera quand il plaira à Votre Altesse. Souvenez-vous qu'il faut beaucoup le flatter, car tout animal est pétri d'amour-propre, et surtout lui. On dit même qu'il fut chassé autrefois d'un beau lieu par son excès d'orgueil. — Je ne l'ai jamais ouï dire, repartit la princesse. — Je le crois bien, » reprit le vieillard. Alors il lui apprit tous les bruits qui avaient couru sur ce serpent si fameux. « Mais, madame, quelque aventure si singulière qui lui soit arrivée, vous ne pouvez arracher son secret qu'en le flattant. Il passe dans un pays voisin pour avoir joué autrefois un tour pendable aux femmes; il est juste qu'à son tour une femme le séduise. — J'y ferai mon possible » dit la princesse.

Elle partit donc avec ses dames du palais et le bon mage eunuque. La vieille alors faisait paître le taureau blanc assez loin. Mambres laissa Amaside en liberté, et alla entretenir sa Pythonisse. La dame d'honneur causa avec l'ânesse; les dames de compagnie s'amusèrent avec le bouc, le chien, le corbeau, et la colombe. Pour le gros poisson, qui faisait peur à tout le monde, il se replongea dans le Nil par ordre de la vieille.

Le serpent alla aussitôt au-devant de la belle Amaside dans le bocage, et ils eurent ensemble cette conversation :

LE SERPENT. — Vous ne sauriez croire combien je suis flatté, madame, de l'honneur que Votre Altesse daigne me faire.

LA PRINCESSE. — Monsieur, votre grande réputation, la finesse de votre physionomie et le brillant de vos yeux, m'ont aisément déterminée à rechercher ce tête-à-tête. Je sais, par la voix publique (si elle n'est point trompeuse), que vous avez été un grand seigneur dans le ciel empyrée.

LE SERPENT. — Il est vrai, madame, que j'y avais une place assez distinguée. On prétend que je suis un favori disgracié: c'est un bruit qui a couru d'abord dans l'Inde. Les brachmanes sont les premiers qui ont donné une longue histoire de mes aventures. Je ne doute pas que des poètes du Nord n'en fassent un jour un poème épique bien bizarre, car, en vérité, c'est tout ce qu'on en peut faire; mais je ne suis pas tellement déchu que je n'aie encore dans ce globe-ci un domaine très considérable. J'oserais presque dire que toute la terre m'appartient.

LA PRINCESSE. — Je le crois, monsieur, car on dit que vous avez le talent de persuader tout ce que vous voulez, et c'est régner que de plaire.

LE SERPENT. — J'éprouve, madame, en vous voyant et en vous écoutant, que vous avez sur moi cet empire qu'on m'attribue sur tant d'autres âmes.

LA PRINCESSE. — Vous êtes, je le crois, un animal vainqueur. On prétend que vous avez subjugué bien des dames, et que vous commençâtes par notre mère commune, dont j'ai oublié le nom.

LE SERPENT. — On me fait tort : je lui donnai le meilleur conseil du monde. Elle m'honorait de sa confiance. Mon avis fut qu'elle et son mari devaient se gorger du fruit de l'arbre de la science. Je crus plaire en cela au maître des choses. Un arbre si nécessaire au genre humain ne me paraissait pas planté pour être inutile. Le maître aurait-il voulu être servi par des ignorants et des idiots ? L'esprit n'est-il pas fait pour s'éclairer, pour se perfectionner ? ne faut-il pas connaître le bien et le mal pour faire l'un et pour éviter l'autre ? Certainement on me devait des remerciements.

LA PRINCESSE. — Cependant on dit qu'il vous en arriva mal. C'est apparemment depuis ce temps-là que tant de ministres ont été punis d'avoir donné de bons conseils, que tant de vrais savants et de grands génies ont été persécutés pour avoir écrit des choses utiles au genre humain.

LE SERPENT. — Ce sont apparemment mes ennemis, madame, qui vous ont fait ces contes. Ils vont criant que je suis mal en cour. Une preuve que j'y ai un très grand crédit, c'est qu'eux-mêmes avouent que j'entrai dans le conseil quand il fut question d'éprouver le bonhomme Job, et que j'y fus encore appelé quand on prit la résolution de tromper un certain roitelet nommé Achab ; ce fut moi seul qu'on chargea de cette commission.

LA PRINCESSE. — Ah ! monsieur ? je ne crois pas que vous soyez fait pour tromper. Mais, puisque vous êtes toujours dans le ministère, puis-je vous demander une grâce ? j'espère qu'un seigneur si aimable ne me refusera pas.

LE SERPENT. — Madame, vos prières sont des lois. Qu'ordonnez-vous ?

LA PRINCESSE. — Je vous conjure de me dire ce que c'est que ce beau taureau blanc pour qui j'éprouve dans moi des sentiments incompréhensibles, qui m'attendrissent, et qui m'épouvantent. On m'a dit que vous daigneriez m'en instruire.

LE SERPENT. — Madame, la curiosité est nécessaire à la nature humaine, et surtout à votre aimable sexe ; sans elle on croupirait dans la plus honteuse ignorance. J'ai toujours satisfait, autant que je l'ai pu, la curiosité des dames. On m'accuse de n'avoir eu cette complaisance que pour faire dépit au maître des choses. Je vous jure que mon seul but serait de vous obliger ; mais la vieille a dû vous avertir qu'il y a quelque danger pour vous dans la révélation de ce secret.

LA PRINCESSE. — Ah ! c'est ce qui me rend encore plus curieuse.

LE SERPENT. — Je reconnais là toutes les belles dames à qui j'ai rendu service.

LA PRINCESSE. — Si vous êtes sensible, si tous les êtres se doivent des secours mutuels, si vous avez pitié d'une infortunée, ne me refusez pas.

LE SERPENT. — Vous me fendez le cœur ; il faut vous satisfaire ; mais ne m'interrompez pas.

LA PRINCESSE. — Je vous le promets.

LE SERPENT. — Il y avait un jeune roi, beau, fait à peindre, amoureux, aimé...

LA PRINCESSE. — Un jeune roi ! beau, fait à peindre, amoureux, aimé ! et de qui ? et quel était ce roi ? quel âge avait-il ? qu'est-il devenu ? où est-il ? où est son royaume ? quel est son nom ?

LE SERPENT. — Ne voilà-t-il pas que vous m'interrompez, quand j'ai commencé à peine ! Prenez garde ; si vous n'avez pas plus de pouvoir sur vous-même, vous êtes perdue.

LA PRINCESSE. — Ah ! pardon, monsieur, cette indiscretion ne m'arrivera plus ; continuez, de grâce.

LE SERPENT. — Ce grand roi, le plus aimable et le plus valeureux des hommes, victorieux partout où il avait porté ses armes, rêvait souvent en dormant ; et, quand il oubliait ses rêves, il voulait que ses mages s'en ressouvinsent, et qu'ils lui apprissent ce qu'il avait rêvé sans quoi il les faisait tous pendre, car rien n'est plus juste. Or il y a bientôt sept ans qu'il songea un beau songe dont il perdit la mémoire en se réveillant ; et un jeune Juif, plein d'expérience, lui ayant expliqué son rêve, cet aimable roi fut soudain changé en bœuf ; car...

LA PRINCESSE. — Ah ! c'est mon cher Nabu... » Elle ne put achever ; elle tomba évanouie. Mambrès, qui écoutait de loin, la vit tomber et la crut morte.

Chap. IV. — Comment on voulut sacrifier le bœuf et exorciser la princesse.

Mambrès courut à elle en pleurant. Le serpent est attendri ; il ne peut pleurer, mais il siffle d'un ton lugubre ; il crie : « Elle est morte ! » L'ânesse répète : « Elle est morte ! » Le corbeau le redit ; tous les autres animaux paraissaient saisis de douleur, excepté le poisson de Jonas, qui a toujours été impitoyable. La dame d'honneur, les dames du palais arrivent, et s'arrachent les cheveux. Le taureau blanc, qui paissait au loin, et qui entend leurs clameurs, court au bosquet, et entraîne la vieille avec lui en poussant des mugissements dont les échos retentissent. En vain toutes les dames versaient sur Amaside expirante leurs flacons d'eau de rose, d'oeillet, de myrte, de benjoin, de baume de la Mecque, de cannelle, d'amomum, de girofle, de muscade, d'ambre gris ; elle n'avait donné aucun signe de vie ; mais, dès qu'elle sentit le beau taureau blanc à ses côtés, elle revint à elle plus fraîche, plus belle, plus animée que jamais. Elle donna cent baisers à cet animal charmant, qui penchait languissamment sa tête sur son sein d'albâtre. Elle l'appelle : « Mon maître, mon roi, mon cœur, ma vie. » Elle passe ses bras d'ivoire autour de ce cou plus blanc que la neige. La paille légère s'attache moins fortement à l'ambre, la vigne à l'ormeau, le lierre au chêne. On entendait le doux murmure de ses soupirs ; on voyait ses yeux tantôt étincelant d'une tendre flamme, tantôt offusqués par ces larmes précieuses que l'amour fait répandre.

On peut juger dans quelle surprise la dame d'honneur d'Amaside et les dames de compagnie étaient plongées. Dès qu'elles furent rentrées au palais, elles racontèrent toutes à leurs amants cette aventure étrange, et chacune avec des circonstances différentes, qui en augmentaient la singularité, et qui contribuent toujours à la variété de toutes les histoires.

Dès qu'Amasis, roi de Tanis, en fut informé, son cœur royal fut saisi d'une juste colère. Tel fut le courroux de Minos, quand il sut que sa fille Pasiphaé prodiguait ses tendres faveurs au père du minotaure. Ainsi frémit Junon lorsqu'elle vit Jupiter son époux caresser la belle vache Io, fille du fleuve Inachus. Amasis fit enfermer la belle Amaside dans sa chambre, et mit une garde d'eunuques noirs à sa porte ; puis il assembla son conseil secret.

Le grand mage Mambrès y présidait, mais il n'avait plus le même crédit qu'autrefois. Tous les ministres d'État conclurent que le taureau blanc était un sorcier. C'était tout le contraire, il était ensorcelé ; mais on se trompe toujours à la cour dans ces affaires délicates.

On conclut à la pluralité des voix qu'il fallait exorciser la princesse et sacrifier le taureau blanc et la vieille.

Le sage Mambrès ne voulut point choquer l'opinion du roi et du conseil. C'était à lui qu'appartenait le droit de faire les exorcismes ; il pouvait les différer sous un prétexte très plausible. Le dieu Apis venait de mourir à Memphis. Un dieu bœuf meurt comme un

autre. Il n'était permis d'exorciser personne en Égypte jusqu'à ce qu'on eût trouvé un autre boeuf qui pût remplacer le défunt.

Il fut donc arrêté dans le conseil qu'on attendrait la nomination qu'on devait faire du nouveau dieu à Memphis.

Le bon vieillard Mambrès sentait à quel péril sa chère princesse était exposée : il voyait quel était son amant. Les syllabes « Nabu, » qui lui étaient échappées, avaient décelé tout le mystère aux yeux de ce sage.

La dynastie de Memphis appartenait alors aux Babyloniens ; ils conservaient ce reste de leurs conquêtes passées, qu'ils avaient faites sous le plus grand roi du monde, dont Amasis était l'ennemi mortel. Mambrès avait besoin de toute sa sagesse pour se bien conduire parmi tant de difficultés. Si le roi Amasis découvrait l'amant de sa fille, elle était morte, il l'avait juré. Le grand, le jeune, le beau roi dont elle était éprise, avait détrôné son père, qui n'avait repris son royaume de Tanis que depuis près de sept ans qu'on ne savait ce qu'était devenu l'adorable monarque, le vainqueur et l'idole des nations, le tendre et généreux amant de la charmante Amaside. Mais aussi, en sacrifiant le taureau on faisait mourir infailliblement la belle Amaside de douleur.

Que pouvait faire Mambrès dans des circonstances si épineuses ? Il va trouver sa chère nourrissonne au sortir du conseil, et lui dit : « Ma belle enfant, je vous servirai ; mais, je vous le répète, on vous coupera le cou si vous prononcez jamais le nom de votre amant.

— Ah ! que m'importe mon cou, dit la belle Amaside, si je ne puis embrasser celui de Nabucho...! Mon père est un bien méchant homme ; non seulement il refusa de me donner un beau prince que j'idolâtre, mais il lui déclara la guerre ; et, quand il a été vaincu par mon amant, il a trouvé le secret de le changer en boeuf. A-t-on jamais vu une malice plus effroyable ? si mon père n'était pas mon père, je ne sais pas ce que je lui ferais.

— Ce n'est pas votre père qui lui a joué ce cruel tour, dit le sage Mambrès, c'est un Palestin, un de nos anciens ennemis, un habitant d'un petit pays compris dans la foule des États que votre auguste amant a domptés pour les policer. Ces métamorphoses ne doivent point vous surprendre ; vous savez que j'en faisais autrefois de plus belles : rien n'était plus commun alors que ces changements qui étonnent aujourd'hui les sages. L'histoire véritable que nous avons lue ensemble nous a enseigné que Lycaon, roi d'Arcadie, fut changé en loup. La belle Calisto, sa fille, fut changée en ourse ; Io, fille d'Inachus, notre vénérable Isis, en vache ; Daphné, en laurier ; Syrinx, en flûte. La belle Édith, femme de Loth, le meilleur, le plus tendre père qu'on ait jamais vu, n'est-elle pas devenue dans notre voisinage une grande statue de sel très belle et très piquante, qui a conservé toutes les marques de son sexe, et qui a régulièrement ses ordinaires chaque mois, comme l'attestent les grands hommes qui l'ont vue ? J'ai été témoin de ce changement dans ma jeunesse. J'ai vu cinq puissantes villes, dans le séjour du monde le plus sec et le plus aride, transformées tout à coup en un beau lac. On ne marchait dans mon jeune temps que sur des métamorphoses.

« Enfin, madame, si les exemples peuvent adoucir votre peine, souvenez-vous que Vénus a changé les Cérastes en boeufs. — Je le sais, dit la malheureuse princesse, mais les exemples consolent-ils ? Si mon amant était mort, me consolerais-je par l'idée que tous les hommes meurent ? — Votre peine peut finir, dit le sage ; et puisque votre tendre amant est devenu boeuf, vous voyez bien que de boeuf il peut devenir homme. Pour moi, il faudrait que je fusse changé en tigre ou en crocodile, si je n'employais pas le peu de pouvoir qui me reste pour le service d'une princesse digne des adorations de la terre, pour la belle Amaside, que j'ai élevée sur mes genoux, et que sa fatale destinée met à des épreuves si cruelles. »

Chap. V. — Comment le sage Mambrès se conduisit sagement.

Le divin Membrès ayant dit à la princesse tout ce qu'il fallait pour la consoler, et ne l'ayant point consolée, courut aussitôt à la vieille. « Ma camarade, lui dit-il, notre métier est beau, mais il est bien dangereux ; vous courez risque d'être pendue, et votre boeuf

d'être brûlé, ou noyé, ou mangé. Je ne sais point ce qu'on fera de vos autres bêtes ; car, tout prophète que je suis, je sais bien peu de choses ; mais cachez soigneusement le serpent et le poisson ; que l'un ne mette pas sa tête hors de l'eau, et que l'autre ne sorte pas de son trou. Je placerai le boeuf dans une de mes écuries à la campagne ; vous y serez avec lui, puisque vous dites qu'il ne vous est pas permis de l'abandonner. Le bouc émissaire pourra dans l'occasion servir d'expiatoire ; nous l'enverrons dans le désert chargé des péchés de la troupe ; il est accoutumé à cette cérémonie, qui ne lui fait aucun mal, et l'on sait que tout s'expie avec un bouc qui se promène. Je vous prie seulement de me prêter tout à l'heure le chien de Tobie, qui est un lévrier fort agile ; l'ânesse de Balaam, qui court mieux qu'un dromadaire ; le corbeau et le pigeon de l'arche, qui volent très rapidement. Je veux les envoyer en ambassade à Memphis pour une affaire de la dernière conséquence.

La vieille repartit au mage : « Seigneur, vous pouvez disposer à votre gré du chien de Tobie, de l'ânesse de Balaam, du corbeau et du pigeon de l'arche, et du bouc émissaire mais mon boeuf ne peut couler dans une écurie. Il est dit qu'il doit « être attaché à une chaîne d'acier, être toujours mouillé de la rosée, et brouter l'herbe sur la terre, et que sa portion sera avec les bêtes sauvages. » Il m'est confié, je dois obéir. Que penseraient de moi Daniel, Ézéchiël et Jérémie si je confiais mon boeuf à d'autres qu'à moi-même ? Je vois que vous savez le secret de cet étrange animal : je n'ai pas à me reprocher de vous l'avoir révélé. Je vais le conduire loin de cette terre impure, vers le lac de Sirbon, loin des cruautés du roi de Tanis. Mon poisson et mon serpent me défendront : je ne crains personne quand je sers mon maître. »

Le sage Mambres repartit ainsi : « Ma bonne, la volonté de Dieu soit faite ! pourvu que je retrouve notre taureau blanc, il ne m'importe ni du lac de Sirbon, ni du lac de Moeris, ni du lac de Sodome ; je ne veux que lui faire du bien et à vous aussi. Mais pourquoi m'avez-vous parlé de Daniel, d'Ézéchiël et de Jérémie ? — Ah ! seigneur, reprit la vieille, vous savez aussi bien que moi l'intérêt qu'ils ont eu dans cette grande affaire mais je n'ai point de temps à perdre ; je ne veux point être pendue ; je ne veux point que mon taureau soit brûlé, ou noyé, ou mangé. Je m'en vais auprès du lac de Sirbon par Canope avec mon serpent et mon poisson. Adieu. »

Le taureau la suivit tout pensif, après avoir témoigné au bienfaisant Mambres la reconnaissance qu'il lui devait.

Le sage Mambres était dans une cruelle inquiétude. Il voyait bien qu'Amasis, roi de Tanis, désespéré de la folle passion de sa fille pour cet animal, et la croyant ensorcelée, ferait poursuivre partout le malheureux taureau, et qu'il serait infailliblement brûlé, en qualité de sorcier, dans la place publique de Tanis, ou livré au poisson de Jonas, ou rôti, ou servi sur table. Il voulait, à quelque prix que ce fût, épargner ce désagrément à la princesse.

Il écrivit une lettre au grand prêtre de Memphis, son ami, en caractères sacrés, sur du papier d'Égypte qui n'était pas encore en usage. Voici les propres mots de sa lettre :

« Lumière du monde, lieutenant d'Isis, d'Osiris et d'Horus, chef des circoncis, vous dont l'autel est élevé, comme de raison, au-dessus de tous les trônes ; j'apprends que votre dieu le boeuf Apis est mort. J'en ai un autre à votre service. Venez vite avec vos prêtres le reconnaître, l'adorer et le conduire dans l'écurie de votre temple. Qu'Isis, Osiris et Horus, vous aient en leur sainte et digne garde, et vous, messieurs les prêtres de Memphis, en leur sainte garde !

« Votre affectionné ami,

« MAMBRES. »

Il fit quatre duplicata de cette lettre, de crainte d'accident, et les enferma dans des étuis de bois d'ébène le plus dur ; puis, appelant à lui quatre courriers qu'il destinait à ce message (c'était l'ânesse, le chien, le corbeau et le pigeon), il dit à l'ânesse : « Je sais avec quelle fidélité vous avez servi Balaam, mon confrère ; servez-moi de même. Il n'y a point d'onocrotale qui vous égale à la course ; allez, ma chère amie, rendez ma lettre en main propre, et revenez. » L'ânesse lui répondit : « Comme j'ai servi Balaam, je

servirai monseigneur ; j'irai et je reviendrai. » Le sage lui mit le bâton d'ébène dans la bouche, et elle partit comme un trait.

Puis il fit venir le chien de Tobie, et lui dit : « Chien fidèle, et plus prompt à la course qu'Achille aux pieds légers, je sais ce que vous avez fait pour Tobie, fils de Tobie, lorsque vous et l'ange Raphaël vous l'accompagnâtes de Ninive à Ragès en Médie, et de Ragès à Ninive, et qu'il rapporta à son père dix talents que l'esclave Tobie père avait prêtés à l'esclave Gabelus ; car ces esclaves étaient fort riches. Portez à son adresse cette lettre, qui est plus précieuse que dix talents d'argent. » Le chien lui répondit : « Seigneur, si j'ai suivi autrefois le messenger Raphaël, je puis tout aussi bien faire votre commission. » Membrès lui mit la lettre dans la gueule : il en dit autant à la colombe. Elle lui répondit : « Seigneur, si j'ai rapporté un rameau dans l'arche, je vous apporterai de même votre réponse. » Elle prit la lettre dans son bec. On les perdit tous trois de vue en un instant.

Puis il dit au corbeau : « Je sais que vous avez nourri le grand prophète Élie, lorsqu'il était caché auprès du torrent Carith, si fameux dans toute la terre. Vous lui apportiez tous les jours de bon pain et des poulardes grasses ; je ne vous demande que de porter cette lettre à Memphis. »

Le corbeau répondit en ces mots : « Il est vrai, seigneur, que je portais tous les jours à dîner au grand prophète Élie, le Thesbite, que j'ai vu monter dans l'atmosphère sur un char de feu trainé par quatre chevaux de feu, quoique ce ne soit pas la coutume ; mais je prenais toujours la moitié du dîner pour moi. Je veux bien porter votre lettre, pourvu que vous m'assuriez de deux bons repas chaque jour, et que je sois payé d'avance en argent comptant pour ma commission. »

Mambrès en colère, dit à cet animal : « Gourmand et malin, je ne suis pas étonné qu'Apollon, de blanc que tu étais comme un cygne, t'ait rendu noir comme une taupe, lorsque dans les plaines de Thessalie tu trahis la belle Coronis, malheureuse mère d'Esculape. Eh ! dis-moi donc, mangeais-tu tous les jours des aloyaux et des poulardes quand tu fus dix mois dans l'arche ? — Monsieur, nous y faisons très bonne chère, repartit le corbeau. On servait du rôti deux fois par jour à tous les volatiles de mon espèce, qui ne vivent que de chair, comme à vautours, milans, aigles, buses, éperviers, ducs, émouchets, faucons, hiboux, et à la foule innombrable des oiseaux de proie. On garnissait avec une profusion bien plus grande les tables des lions, des léopards, des tigres, des panthères, des onces, des hyènes, des loups, des ours, des renards, des fouines, et de tous les quadrupèdes carnivores. Il y avait dans l'arche huit personnes de marque, et les seules qui fussent au monde, continuellement occupées du soin de notre table et de notre garde-robe, savoir : Noé et sa femme, qui n'avaient guère plus de six cents ans ; leurs trois fils et leurs trois épouses. C'était un plaisir de voir avec quel soin, quelle propreté nos huit domestiques servaient plus de quatre mille convives du plus grand appétit, sans compter les peines prodigieuses qu'exigeaient dix à douze mille autres personnes, depuis l'éléphant et la girafe jusqu'aux vers à soie et aux mouches. Tout ce qui m'étonne, c'est que notre pourvoyeur Noé soit inconnu à toutes les nations, dont il est la tige ; mais je ne m'en soucie guère. Je m'étais déjà trouvé à une pareille fête chez le roi de Thrace Xissutre. Ces choses-là arrivent de temps en temps pour l'instruction des corbeaux. En un mot, je veux faire bonne chère et être très bien payé en argent comptant.

Le sage Mambrès se garda bien de donner sa lettre à une bête si difficile et si bavarde. Ils se séparèrent fort mécontents l'un de l'autre.

Il fallait cependant savoir ce que deviendrait le beau taureau, et ne pas perdre la piste de la vieille et du serpent. Mambrès ordonna à des domestiques intelligents et affidés de les suivre ; et, pour lui, il s'avança en litière sur le bord du Nil, toujours faisant des réflexions.

Comment se peut-il, disait-il en lui-même, que ce serpent soit le maître de presque toute la terre, comme il s'en vante, et comme tant de doctes l'avouent, et que cependant il obéisse à une vieille ? Comment est-il quelquefois appelé au conseil de là-haut, tandis qu'il rampe sur la terre ? Pourquoi entre-t-il tous les jours dans le corps des gens par sa seule vertu, et que tant de sages prétendent l'en déloger avec des paroles ?

Enfin comment passe-t-il chez un petit peuple du voisinage pour avoir perdu le genre humain, et comment le genre humain n'en sait-il rien ? Je suis bien vieux, j'ai étudié toute ma vie ; mais je vois là une foule d'incompatibilités que je ne puis concilier. Je ne saurais expliquer ce qui m'est arrivé à moi-même ; ni les grandes choses que j'ai faites autrefois, ni celles dont j'ai été témoin. Tout bien pesé, je commence à soupçonner que ce monde-ci subsiste de contradictions: *Rerum concordia discors*, comme disait autrefois mon maître Zoroastre en sa langue. »

Tandis qu'il était plongé dans cette métaphysique obscure, comme l'est toute métaphysique, un batelier, en chantant une chanson à boire, amarra un petit bateau près de la rive. On en vit sortir trois graves personnages à demi vêtus de lambeaux crasseux et déchirés, mais conservant sous ces livrées de la pauvreté l'air le plus majestueux et le plus auguste. C'étaient Daniel, Ézéchiël et Jérémie.

Chap. VI. — Comment Mambrès rencontra trois prophètes, et leur donna un bon dîner.

Ces trois grands hommes, qui avaient la lumière prophétique sur le visage, reconnurent le sage Mambrès pour un de leurs confrères, à quelques traits de cette lumière qui lui restaient encore, et se prosternèrent devant son palanquin. Mambrès les reconnut aussi pour prophètes encore plus à leurs habits qu'aux traits de feu qui partaient de leurs têtes augustes. Il se douta bien qu'ils venaient savoir des nouvelles du taureau blanc ; et, usant de sa prudence ordinaire, il descendit de sa voiture, et avança quelques pas au-devant d'eux avec une politesse mêlée de dignité. Il les releva, fit dresser des tentes et apprêter un dîner dont il jugea que les trois prophètes avaient grand besoin.

Il fit inviter la vieille, qui n'était encore qu'à cinq cents pas. Elle se rendit à l'invitation, et arriva, menant toujours le taureau blanc en laisse.

On servit deux potages, l'un de bisque, l'autre à la reine ; les entrées furent une tourte de langues de carpes, des foies de lottes et de brochets, des poulets aux pistaches, des innocents aux truffes et aux olives, deux dindonneaux au coulis d'écrevisses, de mousserons et de morilles, et un chipolata. Le rôti fut composé de faisandeaux, de perdreaux, de gelinottes, de cailles et d'ortolans, avec quatre salades. Au milieu était un surtout dans le dernier goût. Rien ne fut plus délicat que l'entremets ; rien de plus magnifique, de plus brillant et de plus ingénieux que le dessert.

Au reste, le discret Mambrès avait eu grand soin que dans ce repas il n'y eût ni pièce de bouilli, ni aloyau, ni langue, ni palais de boeuf, ni tétines de vache, de peur que l'infortuné monarque, assistant de loin au dîner, ne crût qu'on lui insultât.

Ce grand et malheureux prince broutait l'herbe auprès de la tente. Jamais il ne sentit plus cruellement la fatale révolution qui l'avait privé du trône pour sept années entières. « Hélas ! disait-il en lui-même, ce Daniel, qui m'a changé en taureau, et cette sorcière de Pythonisse, qui me garde, font la meilleure chère du monde ; et moi, le souverain de l'Asie, je suis réduit à manger du foin et à boire de l'eau. »

On but beaucoup de vin d'Engaddi, de Tadmor et de Shiras. Quand les prophètes et la Pythonisse furent un peu en pointe de vin, on se parla avec plus de confiance qu'aux premiers services. « J'avoue, dit Daniel, que je ne faisais pas si bonne chère quand j'étais dans la fosse aux lions. — Quoi ! monsieur, on vous a mis dans la fosse aux lions ? dit Mambrès ; et comment n'avez-vous pas été mangé ? — Monsieur, dit Daniel, vous savez que les lions ne mangent jamais de prophètes. — Pour moi, dit Jérémie, j'ai passé toute ma vie à mourir de faim ; je n'ai jamais fait un bon repas qu'aujourd'hui. Si j'avais à renaître, et si le pouvais choisir mon état, j'avoue que j'aimerais cent fois mieux être contrôleur général, ou évêque à Babylone, que prophète à Jérusalem. »

Ézéchiël dit : « Il me fut ordonné une fois de dormir trois cent quatre-vingt-dix jours de suite sur le côté gauche, et de manger pendant tout ce temps-là du pain d'orge, de millet, de vesces, de fèves et de froment, couvert de... je n'ose pas dire. Tout ce que je pus obtenir, ce fut de ne le couvrir que de bouse de vache. J'avoue que la cuisine du seigneur Mambrès est plus délicate. Cependant le métier de prophète a du bon, et la preuve en est que mille gens s'en mêlent.

— À propos, dit Mambres, expliquez-moi ce que vous entendez par votre Oolla et par votre Oolliba, qui faisaient tant de cas des chevaux et des ânes. — Ah ! répondit Ézéchiël, ce sont des fleurs de rhétorique. »

Après ces ouvertures de coeur, Mambres parla d'affaires. Il demanda aux trois pèlerins pourquoi ils étaient venus dans les États du roi de Tanis. Daniel prit la parole ; il dit que le royaume de Babylone avait été en combustion depuis que Nabuchodonosor avait disparu ; qu'on avait persécuté tous les prophètes, selon l'usage de la cour ; qu'ils passaient leur vie tantôt à voir des rois à leurs pieds, tantôt à recevoir cent coups d'étrivières ; qu'enfin ils avaient été obligés de se réfugier en Égypte, de peur d'être lapidés. Ézéchiël et Jérémie parlèrent aussi très longtemps dans un fort beau style, qu'on pouvait à peine comprendre. Pour la pythonisse, elle avait toujours l'oeil sur son animal. Le poisson de Jonas se tenait dans le Nil, vis-à-vis de la tente, et le serpent se jouait sur l'herbe.

Après le café, on alla se promener sur le bord du Nil. Alors le taureau blanc, apercevant les trois prophètes ses ennemis, poussa des mugissements épouvantables ; il se jeta impétueusement sur eux, il les frappa de ses cornes ; et, comme les prophètes n'ont jamais que la peau sur les os, il les aurait percés d'outre en outre, et leur aurait ôté la vie : mais le maître des choses, qui voit tout et qui remédie à tout, les changea sur-le-champ en pies, et ils continuèrent à parler comme auparavant. La même chose arriva depuis aux Piérides, tant la fable a imité l'histoire.

Ce nouvel incident produisait de nouvelles réflexions dans l'esprit du sage Mambres. « Voilà, disait-il, trois grands prophètes changés en pies ; cela doit nous apprendre à ne pas trop parler, et à garder toujours une discrétion convenable. » Il concluait que sagesse vaut mieux qu'éloquence, et pensait profondément, selon sa coutume, lorsqu'un grand et terrible spectacle vint frapper ses regards.

Chap. VII. — Le roi de Tanis arrive. Sa fille et le taureau vont être sacrifiés.

Des tourbillons de poussière s'élevaient du midi au nord. On entendait le bruit des tambours, des trompettes, des fifres et des psaltérions, des cithares, des sambuques ; plusieurs escadrons avec plusieurs bataillons s'avançaient, et Amasis, roi de Tanis, était à leur tête sur un cheval caparaçonné d'une housse écarlate brochée d'or ; et les hérauts criaient : « Qu'on prenne le taureau blanc, qu'on le lie, qu'on le jette dans le Nil, et qu'on le donne à manger au poisson de Jonas ; car le roi mon seigneur, qui est juste, veut se venger du taureau blanc qui a ensorcelé sa fille. »

Le bon vieillard Mambres fit plus de réflexions que jamais. Il vit bien que le malin corbeau était allé tout dire au roi, et que la princesse courait grand risque d'avoir le cou coupé. Il dit au serpent : « Mon cher ami, allez vite consoler la belle Amaside, ma nourrissonne ; dites-lui qu'elle ne craigne rien, quelque chose qui arrive, et faites-lui des contes pour charmer son inquiétude, car les contes amusent toujours les filles, et ce n'est que par des contes qu'on réussit dans le monde. »

Puis il se prosterna devant Amasis, roi de Tanis, et lui dit : « Ô roi ! vivez à jamais. Le taureau blanc doit être sacrifié, car Votre Majesté a toujours raison ; mais le maître des choses a dit : « Ce taureau ne doit être mangé par le poisson de Jonas qu'après que Memphis aura trouvé un dieu pour mettre à la place de son dieu qui est mort. » Alors vous serez vengé, et votre fille sera exorcisée, car elle est possédée. Vous avez trop de piété pour ne pas obéir aux ordres du maître des choses. »

Amasis, roi de Tanis, resta tout pensif ; puis il dit : « Le boeuf Apis est mort ; Dieu veuille avoir son âme ! Quand croyez-vous qu'on aura trouvé un autre boeuf pour régner sur la féconde Égypte ? Sire, dit Mambres, je ne vous demande que huit jours. » Le roi, qui était très dévot, dit : « Je les accorde, et je veux rester ici huit jours ; après quoi, je sacrifierai le séducteur de ma fille ». Et il fit venir ses tentes, ses cuisiniers, ses musiciens, et il resta huit jours en ce lieu, comme il est dit dans Manéthon.

La vieille était au désespoir de voir que le taureau qu'elle avait en garde n'avait plus que huit jours à vivre. Elle faisait apparaître toutes les nuits des ombres au roi, pour le

détourner de sa cruelle résolution ; mais le roi ne se souvenait plus le matin des ombres qu'il avait vues la nuit, de même que Nabuchodonosor avait oublié ses songes.

Chap. VIII. — Comment le serpent fit des contes à la princesse pour la consoler.

Cependant le serpent contait des histoires à la belle Amaside pour calmer ses douleurs. Il lui disait comment il avait guéri autrefois tout un peuple de la morsure de certains petits serpents, en se montrant seulement au bout d'un bâton. Il lui apprenait les conquêtes d'un héros qui fit un si beau contraste avec Amphion, architecte de Thèbes en Béotie. Cet Amphion faisait venir les pierres de taille au son du violon : un rigodon et un menuet lui suffisaient pour bâtir une ville ; mais l'autre les détruisait au son du cornet à bouquin ; il fit pendre trente et un rois très puissants dans un canton de quatre lieues de long et de large ; il fit pleuvoir de grosses pierres du haut du ciel sur un bataillon d'ennemis fuyant devant lui ; et, les ayant ainsi exterminés, il arrêta le soleil et la lune en plein midi, pour les exterminer encore entre Gabaon et Aïalon sur le chemin de Béthoron, à l'exemple de Bacchus, qui avait arrêté le soleil et la lune dans son voyage aux Indes.

La prudence que tout serpent doit avoir ne lui permit pas de parler à la belle Amaside du puissant bâtard Jephté, qui coupa le cou à sa fille, parce qu'il avait gagné une bataille ; il aurait jeté trop de terreur dans le cœur de la belle princesse ; mais il lui conta les aventures du grand Samson, qui tuait mille Philistins avec une mâchoire d'âne, qui attachait ensemble trois cents renards par la queue, et qui tomba dans les filets d'une fille moins belle, moins tendre et moins fidèle que la charmante Amaside.

Il lui racontait les amours malheureux de Sichem et de l'agréable Dina, âgée de six ans, et les amours plus fortunés de Booz et de Ruth, ceux de Juda avec sa bru Thamar, ceux de Luth avec ses deux filles, qui ne voulaient pas que le monde finît, ceux d'Abraham et de Jacob avec leurs servantes, ceux de Ruben avec sa mère, ceux de David et de Bethsabée, ceux du grand roi Salomon, enfin tout ce qui pouvait dissiper la douleur d'une belle princesse.

Chap. IX. — Comment le serpent ne la consola point.

« Tous ces contes-là m'ennuient, répondit la belle Amaside, qui avait de l'esprit et du goût. Ils ne sont bons que pour être commentés chez les Irlandais par ce fou d'Abbadie, ou chez les Welches par ce phrasier d'Houteville. Les contes qu'on pouvait faire à la quadrisaïeule de la quadrisaïeule de ma grand'mère ne sont plus bons pour moi qui ai été élevée par le sage Mambres, et qui ai lu l'*Entendement humain* du philosophe égyptien nommé Locke, et la *Matrone d'Éphèse*. Je veux qu'un conte soit fondé sur la vraisemblance, et qu'il ne ressemble pas toujours à un rêve. Je désire qu'il n'y ait rien de trivial ni d'extravagant. Je voudrais surtout que, sous le voile de la fable, il laissât entrevoir aux yeux exercés quelque vérité fine qui échappe au vulgaire. Je suis lasse du soleil et de la lune dont une vieille dispose à son gré, des montagnes qui dansent, des fleuves qui remontent à leur source, et des morts qui ressuscitent ; mais surtout quand ces fadaïses sont écrites d'un style ampoulé et inintelligible, cela me dégoûte horriblement. Vous sentez qu'une fille qui craint de voir avaler son amant par un gros poisson, et d'avoir elle-même le cou coupé par son propre père, a besoin d'être amusée ; mais tâchez de m'amuser selon mon goût.

— Vous m'imposez là une tâche bien difficile, répondit le serpent. J'aurais pu autrefois vous faire passer quelques quarts d'heure assez agréables ; mais j'ai perdu depuis quelque temps l'imagination et la mémoire. Hélas ! où est le temps où j'amusais les filles ! Voyons cependant si je pourrai me souvenir de quelque conte moral pour vous plaire.

« Il y a vingt-cinq mille ans que le roi Gnaof et la reine Patra étaient sur le trône de Thèbes aux cent portes. Le roi Gnaof était fort beau, et la reine Patra encore plus belle ; mais ils ne pouvaient avoir d'enfants. Le roi Gnaof proposa un prix pour celui qui enseignerait la meilleure méthode de perpétuer la race royale.

« La faculté de médecine et l'académie de chirurgie firent d'excellents traités sur cette question importante : pas un ne réussit. On envoya la reine aux eaux ; elle fit des neuvaines ; elle donna beaucoup d'argent au temple de Jupiter Ammon, dont vient le sel ammoniac : tout fut inutile. Enfin un jeune prêtre de vingt-cinq ans se présenta au roi, et lui dit : « Sire, je crois savoir faire la conjuration qui opère ce que Votre Majesté désire avec tant d'ardeur. Il faut que je parle en secret à l'oreille de M^{me} votre femme ; et, si elle ne devient féconde, je consens d'être pendu. — J'accepte votre proposition, dit le roi Gnaof. On ne laissa la reine et le prêtre qu'un quart d'heure ensemble. La reine devint grosse, et le roi voulut pendre le prêtre.

— Mon Dieu ! dit la princesse, je vois où cela mène, ce conte est trop commun ; je vous dirai même qu'il alarme ma pudeur. Conte-moi quelque fable bien vraie, bien avérée, et bien morale, dont je n'aie jamais entendu parler, pour achever *de me former l'esprit et le coeur*, comme dit le professeur égyptien Linro.

— En voici une, madame, dit le beau serpent, qui est des plus authentiques.

« Il y avait trois prophètes, tous trois également ambitieux et dégoûtés de leur état. Leur folie était de vouloir être rois ; car il n'y a qu'un pas du rang de prophète à celui de monarque, et l'homme aspire toujours à monter tous les degrés de l'échelle de la fortune. D'ailleurs leurs goûts, leurs plaisirs, étaient absolument différents. Le premier prêchait admirablement ses frères assemblés, qui lui battaient des mains ; le second était fou de la musique, et le troisième aimait passionnément les filles. L'ange Ithurial vint se présenter à eux un jour qu'ils étaient à table, et qu'ils s'entretenaient des douceurs de la royauté.

« Le maître des choses, leur dit l'ange, m'envoie vers vous pour récompenser votre vertu. Non seulement vous serez rois, mais vous satisferez continuellement vos passions dominantes. Vous, premier prophète, je vous fais roi d'Égypte, et vous tiendrez toujours votre conseil qui applaudira à votre éloquence et à votre sagesse ; vous, second prophète, vous régnerez sur la Perse, et vous entendrez continuellement une musique divine ; et vous, troisième prophète, je vous fais roi de l'Inde, et je vous donne une maîtresse charmante, qui ne vous quittera jamais. »

« Celui qui eut l'Égypte en partage commença par assembler son conseil privé, qui n'était composé que de deux cents sages. Il leur fit, selon l'étiquette, un long discours, qui fut très applaudi, et le monarque goûta la douce satisfaction de s'enivrer de louanges qui n'étaient corrompues par aucune flatterie.

« Le conseil des affaires étrangères succéda au conseil privé. Il fut beaucoup plus nombreux ; et un nouveau discours reçut encore plus d'éloges. Il en fut de même des autres conseils. Il n'y eut pas un moment de relâche aux plaisirs et à la gloire du prophète roi d'Égypte. Le bruit de son éloquence remplit toute la terre.

« Le prophète roi de Perse commença par se faire donner un opéra italien dont les chœurs étaient chantés par quinze cents châtrés. Leurs voix lui remuaient l'âme jusqu'à la moelle des os, où elle réside. À cet opéra en succédait un autre, et à ce second, un troisième, sans interruption.

« Le roi de l'Inde s'enferma avec sa maîtresse, et goûta une volupté parfaite avec elle. Il regardait comme le souverain bonheur la nécessité de la caresser toujours, et il plaignait le triste sort de ses deux confrères, dont l'un était réduit à tenir toujours son conseil, et l'autre à être toujours à l'Opéra.

« Chacun d'eux, au bout de quelques jours, entendit par la fenêtre des bûcherons qui sortaient d'un cabaret pour aller couper du bois dans la forêt voisine, et qui tenaient sous le bras leurs douces amies dont ils pouvaient changer à volonté. Nos rois prièrent Ithurial de vouloir bien intercéder pour eux auprès du Maître des choses, et de les faire bûcherons.

— Je ne sais pas, interrompit la tendre Amaside, si le Maître des choses leur accorda leur requête, et je ne m'en soucie guère ; mais je sais bien que je ne demanderais rien

à personne, si j'étais enfermée tête à tête avec mon amant, avec mon cher Nabuchodonosor. »

Les voûtes du palais retentirent de ce grand nom. D'abord Amaside n'avait prononcé que Na, ensuite Nabu, puis Nabucho ; mais, à la fin, la passion l'emporta ; elle prononça le nom fatal tout entier, malgré le serment qu'elle avait fait au roi son père. Toutes les dames du palais répétèrent Nabuchodonosor, et le malin corbeau ne manqua pas d'en aller avertir le roi. Le visage d'Amasis, roi de Tanis, fut troublé, parce que son cœur était plein de trouble. Et voilà comment le serpent, qui était le plus prudent et le plus subtil des animaux, faisait toujours du mal aux femmes, en croyant bien faire.

Or Amasis en courroux envoya sur-le-champ chercher sa fille Amaside par douze de ses alguazils, qui sont toujours prêts à exécuter toutes les barbaries que le roi commande, et qui disent pour raison : « Nous sommes payés pour cela. »

Chap. X. — Comment on voulut couper le cou à la princesse, et comment on ne le lui coupa point.

Dès que la princesse fut arrivée toute tremblante au camp du roi son père, il lui dit : « Ma fille, vous savez qu'on fait mourir toutes les princesses qui désobéissent au roi leur père, sans quoi un royaume ne saurait être bien gouverné. Je vous avais défendu de proférer le nom de votre amant Nabuchodonosor, mon ennemi mortel, qui m'avait détrôné, il y a bientôt sept ans, et qui a disparu de la terre. Vous avez choisi à sa place un taureau blanc, et vous avez crié Nabuchodonosor ! Il est juste que je vous coupe le cou. »

La princesse lui répondit : « Mon père, soit fait selon votre volonté ; mais donnez-moi du temps pour pleurer ma virginité. — Cela est juste ! dit le roi Amasis ; c'est une loi établie chez tous les princes éclairés et prudents. Je vous donne toute la journée pour pleurer votre virginité, puisque vous dites que vous l'avez. Demain, qui est le huitième jour de mon campement, je ferai avaler le taureau blanc par le poisson, et je vous couperai le cou à neuf heures du matin. »

La belle Amaside alla donc pleurer le long du Nil, avec ses dames du palais, tout ce qui lui restait de virginité. Le sage Mambres réfléchissait à côté d'elle, et comptait les heures et les moments. « Eh bien ! mon cher Mambres, lui dit-elle, vous avez changé les eaux du Nil en sang, selon la coutume, et vous ne pouvez changer le cœur d'Amasis mon père, roi de Tanis ! Vous souffrirez qu'il me coupe le cou demain à neuf heures du matin ! — Cela dépendra, répondit le réfléchissant Mambres, de la diligence de mes courriers. »

Le lendemain, dès que les ombres des obélisques et des pyramides marquèrent sur la terre la neuvième heure du jour, on lia le taureau blanc pour le jeter au poisson de Jonas, et on apporta au roi son grand sabre. « Hélas ! hélas ! disait Nabuchodonosor dans le fond de son cœur, moi, le roi, je suis boeuf depuis près de sept ans, et à peine j'ai retrouvé ma maîtresse, qu'on me fait manger par un poisson. »

Jamais le sage Mambres n'avait fait des réflexions si profondes. Il était absorbé dans ses tristes pensées, lorsqu'il vit de loin tout ce qu'il attendait. Une foule innombrable approchait. Les trois figures d'Isis, d'Osiris et d'Horus, unies ensemble, avançaient portées sur un brancard d'or et de pierreries par cent sénateurs de Memphis, et précédées de cent filles jouant du sistre sacré. Quatre mille prêtres, la tête rasée et couronnée de fleurs, étaient montés chacun sur un hippopotame. Plus loin paraissaient dans la même pompe la brebis de Thèbes, le chien de Bubaste, le chat de Phoebé, le crocodile d'Arsinoé, le bouc de Mendès, et tous les dieux inférieurs de l'Égypte, qui venaient rendre hommage au grand boeuf, au grand dieu Apis, aussi puissant qu'Isis, Osiris, et Horus réunis ensemble.

Au milieu de tous ces demi-dieux, quarante prêtres portaient une énorme corbeille remplie d'oignons sacrés qui n'étaient pas tout à fait des dieux, mais qui leur ressemblaient beaucoup.

Aux deux côtés de cette file de dieux suivis d'un peuple innombrable marchaient quarante mille guerriers, le casque en tête, le cimenterre sur la cuisse gauche, le carquois sur l'épaule, l'arc à la main.

Tous les prêtres chantaient en chœur, avec une harmonie qui élevait l'âme et qui l'attendrissait :

Notre bœuf est au tombeau,
Nous en aurons un plus beau.

Et, à chaque pause, on entendait résonner les sistres, les castagnettes, les tambours de basque, les psaltérions, les cornemuses, les harpes, et les sambuques.

Chap. XI. — Comment la princesse épousa son boeuf.

Amasis, roi de Tanis, surpris de ce spectacle, ne coupa point le cou à sa fille : il remit son cimenterre dans son fourreau. Mambres lui dit : « Grand roi ! l'ordre des choses est changé ; il faut que Votre Majesté donne l'exemple. Ô roi ! déliez vous-même promptement le taureau blanc, et soyez le premier à l'adorer. » Amasis obéit et se prosterna avec tout son peuple. Le grand-prêtre de Memphis présenta au nouveau boeuf Apis la première poignée de foin. La princesse Amaside attachait à ses belles cornes des festons de roses, d'anémones, de renoncules, de tulipes, d'oeillets, et d'hyacinthes. Elle prenait la liberté de le baiser, mais avec du profond respect. Les prêtres jonchaient de palmes et de fleurs le chemin par lequel on le conduisait à Memphis ; et le sage Mambres, faisant toujours ses réflexions, disait tout bas à son ami le serpent : « Daniel a changé cet homme en boeuf, et j'ai changé ce boeuf en dieu. »

On s'en retournait à Memphis dans le même ordre. Le roi de Tanis, tout confus, suivait la marche. Mambres, l'air serein et recueilli, était à son côté. La vieille suivait tout émerveillée ; elle était accompagnée du serpent, du chien, de l'ânesse, du corbeau, de la colombe, et du bouc émissaire. Le grand poisson remontait le Nil. Daniel, Ézéchiël et Jérémie, transformés en pies, fermaient la marche.

Quand on fut arrivé aux frontières du royaume, qui n'étaient pas fort loin, le roi Amasis prit congé du boeuf Apis, et dit à sa fille : « Ma fille, retournons dans nos États, afin que je vous y coupe le cou, ainsi qu'il a été résolu dans mon cœur royal, parce que vous avez prononcé le nom de Nabuchodonosor, mon ennemi, qui m'avait détrôné il y a sept ans. Lorsqu'un père a juré de couper le cou à sa fille, il faut qu'il accomplisse son serment, sans quoi il est précipité pour jamais dans les enfers, et je ne veux pas me damner pour l'amour de vous. » La belle princesse répondit en ces mots au roi Amasis : « Mon cher père, allez couper le cou à qui vous voudrez ; mais ce ne sera pas à moi. Je suis sur les terres d'Isis, d'Osiris, d'Horus, et d'Apis ; je ne quitterai point mon beau taureau blanc ; je le baiserai tout le long du chemin, jusqu'à ce j'aie vu son apothéose dans la grande écurie de la sainte ville de Memphis : c'est une faiblesse pardonnable à une fille bien née. »

À peine eut-elle prononcé ces paroles, que le boeuf Apis s'écria : « Ma chère Amaside, je t'aimerai toute ma vie ! » C'était pour la première fois qu'on avait entendu parler Apis en Égypte depuis quarante mille ans qu'on l'adorait. Le serpent et l'ânesse s'écrièrent : « Les sept années sont accomplies ! » et les trois pies répétèrent : « Les sept années sont accomplies ! » Tous les prêtres d'Égypte levèrent les mains au ciel. On vit tout d'un coup le dieu perdre ses deux jambes de derrière ; ses deux jambes de devant se changèrent en deux jambes humaines ; deux beaux bras charnus, musculeux, et blancs, sortirent de ses épaules ; son mufle de taureau fit place au visage d'un héros charmant ; il redevint le plus bel homme de la terre, et dit : « J'aime mieux être l'amant d'Amaside que dieu. Je suis Nabuchodonosor, roi des rois. »

Cette nouvelle métamorphose étonna tout le monde, hors le réfléchissant Mambres ; mais ce qui ne surprit personne, c'est que Nabuchodonosor épousa sur-le-champ la belle Amaside en présence de cette grande assemblée.

Il conserva le royaume de Tanis à son beau-père, et fit de belles fondations pour l'ânesse, le serpent, le chien, la colombe, et même pour le corbeau, les trois pies et le

gros poisson ; montrant à tout l'univers qu'il savait pardonner comme triompher. La vieille eut une grosse pension. Le bouc émissaire fut envoyé pour un jour dans le désert, afin que tous les péchés passés fussent expiés ; après quoi on lui donna douze chèvres pour sa récompense. Le sage Mambrès retourna dans son palais faire des réflexions. Nabuchodonosor, après l'avoir embrassé, gouverna tranquillement le royaume de Memphis, celui de Babylone, de Damas, de Balbec, de Tyr, la Syrie, l'Asie Mineure, la Scythie, les contrées de Shiras, de Mosok, du Tubai, de Madaï, de Gog, de Magog, de Javan, la Sogdiane, la Bactriane, les Indes, et les îles.

Les peuples de cette vaste monarchie criaient tous les matins : « Vive le grand Nabuchodonosor, roi des rois, qui n'est plus bœuf ! » Et depuis ce fut une coutume dans Babylone que toutes les fois que le souverain, ayant été grossièrement trompé par ses satrapes, ou par ses mages, ou par ses trésoriers, ou par ses femmes, reconnaissait enfin ses erreurs, et corrigeait sa mauvaise conduite, tout le peuple criait à sa porte : « Vive notre grand roi, qui n'est plus bœuf ! »

14

Eté 2007

Clin d'oeil

En marge de *L'Égypte des Lumières* :
clin d'œil à Jean-Baptiste Adanson (1732-1804)

Nous proposons à nos lecteurs quelques reproductions d'un manuscrit trouvé dans les papiers de Jean-Baptiste Adanson (1732-1804), drogman en Égypte, papiers récemment acquis par l'Institut et Musée Voltaire de Genève et qui viennent compléter une première série de documents achetés par l'université John Hopkins de Baltimore, et déposés en 1999 à la bibliothèque Milton S. Eisenhower.

Le nom de Jean-Baptiste Adanson est aujourd'hui bien oublié. Plusieurs raisons à cela : Jean-Baptiste a d'abord été occulté par la gloire de Michel (1727-1806), le plus jeune de ses trois frères aînés, célébré pour ses compétences en histoire naturelle et la réussite de son long périple au Sénégal (lequel donne précisément lieu, en 1757, à la publication d'une *Histoire naturelle du Sénégal*, bientôt suivie de *La Famille des plantes*) ; son activité de drogman, outre qu'elle s'exerçait forcément dans des pays lointains, voire des zones reculées, ne le prédisposait pas par ailleurs à occuper le devant de la scène ; enfin ses travaux, s'ils ont eu le mérite de compléter ceux de voyageurs plus célèbres, et qu'il a d'ailleurs parfois lui-même accompagnés, ont été rapidement occultés par le prestige de l'expédition bonapartiste avant d'être définitivement enterrés par le génie de Champollion. Comble d'infortune, les manuscrits d'Adanson, dont on s'inquiète encore sous la Révolution, ne seront retrouvés, comme on vient de le voir, qu'après plus de deux cents ans d'errance.

Mais faisons d'abord connaissance avec notre hôte. Né à Paris le 3 juillet 1732, il entre à Louis-le-Grand sept ans plus tard, y apprend le grec, le latin et le turc, et y révèle des dons de calligraphe. Accueilli par le collège des capucins de Constantinople en 1750, il devient drogman à l'âge de vingt ans. Mais, dira-t-on, qu'est-ce qu'un drogman ? Le mot, d'origine byzantine, est lui-même étrange. Il s'agit en fait d'un interprète chargé de faciliter les relations entre ambassades ou missions occidentales et autorités de l'Empire Ottoman. La fonction, même si elle reste mal considérée et peu susceptible d'une promotion intéressante, confine parfois à la diplomatie : certains drogman particulièrement habiles, et dont les connaissances de terrain s'étaient révélées un paramètre essentiel à la bonne marche de telle ou telle affaire, se sont ainsi vus octroyer le titre de consul.

Tel ne fut pas le cas d'Adanson, dont la carrière, après quarante ans passés dans les différentes Échelles du Levant, semble culminer lorsqu'il est nommé premier drogman à Alexandrie. Encore cela ne s'est-il fait qu'au prix de nombreuses péripéties, voire de réels dangers : les rares monographies disponibles sur Adanson rapportent toutes le fâcheux incident de 1769 : « En représailles à la capture d'un vaisseau turc par les corsaires maltais, le premier drogman Brüe et lui, alors second drogman, furent bastonnés sur la plante des pieds sur ordre du pacha. L'insulte faite à la France était

très grave et fut traitée par le ministre des Affaires Étrangères lui-même¹. Le malheureux Adanson, s'il est gratifié à titre de compensation d'une pension de 500 livres, n'en reste pas moins estropié.

Les avis des contemporains sur Adanson sont partagés : si ses supérieurs ne sont pas loin de voir en lui un assez mauvais sujet, quitte à souhaiter qu'il reste au Levant et ne vienne pas encombrer les couloirs des ministères, les voyageurs qui le rencontrent ne tarissent pas d'éloges sur sa disponibilité et son aptitude à rendre compte, par le truchement du dessin notamment, des trésors que recèlent les monuments égyptiens. Notons en particulier l'aide qu'il apporte au comte d'Entraigues, dont le périple, en 1779, s'avère des plus difficiles, et sa rencontre avec Volney, quatre ans plus tard.

Le séjour de Jean-Baptiste Adanson en Égypte est loin d'être resté improductif. Ses principaux biographes rappellent qu'il avait en manuscrits divers ouvrages, et que le comité d'instruction de la Convention l'engagea même, en 1795, à les lui transmettre pour impression. Il faut toutefois attendre l'extrême fin du vingtième siècle pour en voir apparaître les premiers échantillons. Jen Kimpton rappelle ainsi, dans un article très suggestif, que la bibliothèque Eisenhower vient d'acquérir ce qui lui semblait –à tort– constituer l'ensemble des manuscrits manquants d'Adanson, à savoir « quatre cahiers contenant plus de cinquante pages de dessins à l'encre avec des reproductions approximatives d'hiéroglyphes. » De surcroît, « il existe un cinquième cahier qui semble contenir des notes de la main d'Adanson combinées avec d'autres reproductions hiéroglyphiques. » La collection est enfin « complétée par d'autres feuilles de hiéroglyphes avec leurs traductions supposées². » De fait, bien des dessins reproduits par Jen Kimpton ressemblent à ceux des quelques documents parvenus à Genève, constitués quant à eux de deux carnets de notes et dessins autographes de 70 et 40 ff. sur vélin muet ou demi-velin vert pomme. Une étiquette collée sur les contreplats indique que les carnets proviennent « des archives de Michel Adanson ». Leur contenu est à première vue hétéroclite : on y trouve en effet une ébauche de dictionnaire historique, des notes sur la chronologie, le gouvernement et les lois, la religion, les sciences, les obélisques, l'astrologie et les cultes des anciens Égyptiens. À noter également, une « Préface » contenant des renseignements autobiographiques et qui semble destinée à un ouvrage sur la Turquie et le gouvernement de Tunis. Enfin, l'un des carnets propose une représentation de l'alphabet copte agrémentée de nombreux dessins à l'encre surmontés de transcriptions en arabe : dessins qui semblent à la fois compléter et approfondir ceux de la collection de la bibliothèque Eisenhower.

Nos aimables lecteurs sont invités à découvrir les cahiers originaux de Jean-Baptiste Adanson dans l'avant-dernière salle de l'exposition *L'Égypte des Lumières*, jusqu'au 28 septembre prochain. Ils peuvent également se procurer le texte intégral du *Récit d'un récipiendaire*, écrit de la main même d'Adanson, dans le numéro 6 de la revue *Orages*, littérature et culture 1760-1830, disponible à l'Institut ou sur le site www.rages.eu

¹ Antoine Gautier et Marie de Testa, « Quelques dynasties de drogmans », dans *Revue d'histoire diplomatique*, n°105, 1991, p. 42. On trouvera, dans la même livraison, un très intéressant article intitulé « Les drogmans au service de la France au Levant », pp. 7-38.

² Jen Kimpton, « Jean-Baptiste Adanson (1732-1804) : a French Dragoman in Egypt and the Near East », dans *Travellers in the Near East*, edited by Charles Foster, Londres, Stacey International, 2004, p. 90. L'article couvre les pp. 73 à 106 et contient une bibliographie indicative.

14

Été 2007

A propos de...

De la « bibliothèque patriarcale » à la
« bibliothèque impériale » – Grimm, Wagnière, Mme
Denis et l'acquisition de la bibliothèque de Voltaire par
Catherine II
Christophe Paillard

Nous proposons aujourd'hui à nos lecteurs une nouvelle contribution de Christophe Paillard, qui nous dévoile une lettre encore inédite de Grimm à Wagnière, relative au transfert de la bibliothèque de Voltaire à Saint-Pétersbourg après la mort du philosophe, en 1778. M. Paillard, bien connu des voltairistes, vient de se signaler par d'importantes contributions dans le dernier numéro de la Revue Voltaire.

L'histoire de l'acquisition de la bibliothèque de Ferney par Catherine II en 1778 et de sa translation à Saint-Pétersbourg en 1779 a été considérablement renouvelée ces dernières années. La publication de lettres inédites par S. Karp et dans le premier volume des *Voltairiana*, collection de l'Institut et Musée Voltaire (IMV)¹, certifie le « soin extrême » qui fut pris pour « assurer l'intégrité de la bibliothèque après la mort de Voltaire et avant son embarquement en Russie »². Ces lettres attestent le rôle décisif joué en cette occasion par Jean-Louis Wagnière, « ancien secrétaire de feu M. de Voltaire » qui le servit pendant près de vingt-quatre ans à Prangins, Monrion, Lausanne, aux Délices et à Ferney, et qui commémora son souvenir pendant vingt-quatre années supplémentaires jusqu'à sa mort le 7 avril 1802. Devenu administrateur du « village de la Création voltairienne »³ pour le compte de Mme Denis après la mort de son « maître », il emballa les douze caisses de la bibliothèque le 27 juillet 1778 et la déposa aux Délices le 7 décembre⁴ ; il en prit livraison à Lübeck en juillet 1779, la déballa et l'établit au palais de l'Ermitage en octobre⁵ avant d'en garantir l'intégrité et

¹ S. Karp, *Quand Catherine II achetait la bibliothèque de Voltaire*, Ferney-Voltaire, CIEDS, 1999 [dorénavant, S. Karp]; *Jean-Louis Wagnière ou les deux morts de Voltaire. Correspondance inédite*, présentation et notes de C. Paillard, Préface de Michel Delon, Saint-Malo, Editions Cristel, 2005 [dorénavant JLW].

² N. Cronk, « Voltaire's marginalia: who is the intended readership ? », *Revue Voltaire*, 7, 2007, p.143 : « The correspondance of Wagnière and others from the years 1778 and 1779, recently edited [...], gives evidence of the extreme care taken to ensure the integrity of the library after Voltaire's death and before it was shipped to Russia ». Cf. N. Elaguina et O. Ferret, « Le chantier du *Corpus des notes marginales* », *ibid*, p.130, sur « les travaux récents consacrés aux circonstances dans lesquelles s'est effectué le transfert à Saint-Pétersbourg des ouvrages de Voltaire ».

³ Ferney, selon l'expression de Tronchin dans sa lettre à Grimm du 7 février 1779, JLW, p.280.

⁴ « Inventaire de la bibliothèque de Voltaire par Wagnière » et « Certificat de Wagnière sur la bibliothèque de Voltaire », JLW, p.153 et 276.

⁵ Catherine II à Grimm, 16 [27] octobre 1779, *Recueil de la Société impériale russe d'histoire* [par la suite SRIQ], t.23, p.161.

de dresser le premier inventaire connu des *marginalia* et manuscrits de Voltaire⁶. Qui, mieux que ce « dictionnaire vivant » de Voltaire est à même de témoigner de la métamorphose en « bibliothèque impériale » de la collection que la « Sémiramis du nord » surnommait la « bibliothèque patriarcale »⁷? Wagnière fut sollicité le 11 août 1778 par Mme Denis et par Friedrich Melchior Grimm, alias « M. le souffre-douleur », agent et factotum de la tsarine qu'elle avait chargé de négocier l'acquisition. Si la lettre de Mme Denis est connue depuis peu⁸, celle de Grimm ne l'était que par la réponse de Wagnière du 16 août, éditée partiellement en 1999 d'après une copie conservée à Moscou, et intégralement en 2005 d'après l'original et deux copies⁹. La Houghton Library (Harvard College Library, Université de Harvard) possède l'autographe de Grimm. Nous en donnons ici la version sincère et authentique d'après l'original et d'après une copie établie par une main inconnue¹⁰.

C'est légitimement que la *Gazette des Délices* édite cette lettre. Non seulement l'original de la réponse de Wagnière est conservé à l'IMV¹¹ mais François Tronchin, alias « le Sage des Délices », avait accordé en décembre 1778 « le droit d'hospitalité »¹² aux douze caisses de la bibliothèque de Voltaire avant de se charger de les expédier à Saint-Pétersbourg, via Francfort et Lübeck, en avril 1779.

Sitôt qu'elle apprit la mort de Voltaire survenue le 30 mai 1778, Catherine II ordonna à Grimm d'acquérir sa collection. « S'il est possible, faites l'achat de sa bibliothèque et de tout ce qui reste de ses papiers, inclusivement mes lettres. Pour moi, volontiers je paierais largement ses héritiers qui, je pense, ne connaissent le prix de rien de tout cela »¹³. Si elle vouait un culte à Voltaire, « cygne » des belles-lettres qu'elle considérait comme son « maître »¹⁴, ses motivations ressortissaient à des considérations de haute politique. La translation de la bibliothèque résonne comme l'apothéose et la culmination symbolique des rapports de Voltaire à celle qu'il surnommait « Catau ». Faute d'avoir fait le voyage de Russie, il s'y rendit par l'interposition de ses livres et de son « fidèle Wagnière ». Sitôt arrivée sur le trône, Catherine II avait cherché en Voltaire un soutien idéologique pour conforter sa couronne fragilisée par le renversement et la mort suspecte de Pierre III. Dans l'affrontement l'opposant à la France en Pologne, en Turquie et en Suède, elle trouva en lui un allié prompt à justifier idéologiquement l'expansionnisme russe au nom des idéaux de tolérance et de liberté. Avec une remarquable « efficacité publicitaire », il s'attacha à construire l'« emblème » de la tsarine en championne des Lumières¹⁵. Après son décès il demeura un enjeu de la politique russe. À l'instar d'Antigone, Catherine tança son « souffre-douleur » de n'avoir pas eu la présence d'esprit de proposer aux héritiers d'accueillir en Russie la dépouille du génie que le clergé entendait livrer à la fosse commune et qu'ils ne purent enterrer à l'abbaye de Scellières qu'à la faveur d'un subterfuge : « pourquoi ne vous êtes-vous point emparé vous de son corps et cela en mon nom. (...) je vous promets bien qu'il aurait eu la tombe la plus précieuse possible, mais si je n'ai point son corps, au moins ne manquera-t-il pas de monument chez moi »¹⁶. Faute de son corps matériel, elle s'empara de son corps spirituel, incarné par ses livres et manuscrits. En acquérant la

bibliothèque, elle réitérait l'opération de relations publiques qui lui avait si bien réussi lors de l'acquisition des livres de Diderot : « Jamais je n'aurais cru que l'achat d'une

⁶ C. Mervaud et C. Paillard, « Le supplice de Tantale. Decroix et l'inventaire des ouvrages marginés de Voltaire à Saint-Pétersbourg », *SVEC* 2006:06, p.405-33.

⁷ Catherine II à Grimm, 30 novembre [11 décembre] 1778, *SRIO*, t.23, p.112; Grimm à Tronchin, 30 novembre 1778; Tronchin à Grimm, 25 avril 1779 (*JLW*, p.269 et p.310).

⁸ Mme Denis à Wagnière, 11 août 1778, *JLW*, p.164-5.

⁹ S. Karp, p.27-8; *JLW*, p.175-7.

¹⁰ Houghton Autograph File: G et collection particulière. Courtesy of the Houghton Library, Harvard College Library. Nos remerciements s'adressent au conservateur de la Donald and Mary Hyde Collection of Dr Samuel Johnson, M. Thomas Horrocks, au conservateur adjoint M. John Overholt, et à la bibliothécaire, Mme Mary Haegert.

¹¹ Nos remerciements s'adressent également au nouveau « Sage des Délices », M. François Jacob, directeur de l'IMV, à Mme Catherine Walser et à M. Flavio Borda d'Água.

¹² Grimm à Tronchin, 30 novembre 1778, *JLW*, p.269.

¹³ Catherine II à Grimm, 21 juin [2 juillet] 1778, *SRIO*, t.23, p.94.

¹⁴ Catherine II à Grimm, 1 [12] octobre 1778, *SRIO*, t.23, p.102 : « Au reste, c'est mon maître; c'est lui ou plutôt ses œuvres qui ont formé mon esprit et ma tête. Je vous l'ai dit plus d'une fois, je pense: je suis son écolière ».

¹⁵ C. Mervaud, « Portraits de Catherine II dans la *Correspondance* de Voltaire », *Catherine II et l'Europe*, dir. A. Davidenkoff, Paris, 1997, p. 169.

¹⁶ Catherine II à Grimm, 21 juin [2 juillet] 1778, *SRIO*, t.23, p.94. Cf. Grimm à Tronchin, 15 décembre 1778, BGE Archives Tronchin 181, f.50: « Au moment de sa mort l'Impératrice m'écrivit, il fallait le demander en mon nom et me l'envoyer ».

bibliothèque m'attirerait tant de compliments »¹⁷. Elle comptait ainsi promouvoir sur la scène mondiale l'image de la Russie en pays de la tolérance et de la liberté. On comprend que certains cercles diplomatiques français tentèrent de s'opposer à la cession¹⁸. Les Welches avaient prétendu refuser une sépulture au patriarche ? Qu'à cela ne tienne : la Russie lui élèvera un mausolée ! La bibliothèque exigeant un édifice à sa mesure, Catherine II caressa le projet d'ériger à Tsarskoe Selo un « nouveau Ferney »¹⁹ ou une réplique du château pour y accueillir la bibliothèque, « et comme aucun prodige n'est impossible au bord de la Néva », ²⁰ elle prétendait l'orienter dans le paysage russe comme il l'est dans le bassin lémanique entre Jura, Alpes et Léman. Devant assurer le rayonnement médiatique de la Russie, ce projet présentait l'avantage supplémentaire d'inciter l'héritière à accepter l'offre de l'Impératrice : « J'espère que tout ce que je vous ai mandé de la bâtisse du nouveau Ferney aura mis l'esprit de Mme Denis dans une assiette tranquille »²¹. L'héritière mordit à l'hameçon qui lui donnait prétexte de se disculper de l'accusation de vénalité portée par d'Hornoy et l'abbé Mignot, neveu et petit-neveu de Voltaire, auxquels elle avait juré de conserver la bibliothèque au sein de la famille²². Se dessaisir des livres, n'était-ce pas outrager la mémoire du patriarche ? Non, dès lors que la translation de la bibliothèque le commémorerait par l'érection d'un majestueux édifice, muséum ou véritable « mausolée »²³. « On lui refuse ici quatre pelletées de terre, et on lui fait un mausolée en Russie », confiait-elle à Audibert²⁴ avant de déclarer à Chouvalov « que M. Grimm m'a lu une lettre de l'Impératrice, où elle lui dit qu'elle fera élever un monument à mon oncle au milieu de sa bibliothèque. J'espère qu'elle réalisera son projet. On lui a refusé ici quatre pelletées de terre. Il n'appartient qu'à la première Princesse du monde de faire élever un monument au plus beau génie du monde »²⁵. L'offre de « Catau » était habilement conçue. Si elle ne donna pas suite au projet du « nouveau Ferney », se contentant d'établir les livres en son palais de l'Ermitage, l'effet d'annonce relayé dans la presse française lui assura une glorieuse publicité.

Tel est le motif évident de l'acquisition : dans la logique du clair-obscur, opposer à une France obscurantiste l'image radieuse de la Russie en patrie des Lumières. Mais cette opération très médiatique dissimulait un enjeu confidentiel : la tsarine entendait récupérer les lettres qu'elle avait adressées à Voltaire²⁶ et dont elle redoutait « l'impression comme le feu ». Sa correspondance avec Grimm au second semestre de 1778 scanda cet ordre comme un leitmotiv : « faites l'achat de sa bibliothèque et de tout ce qui reste de ses papiers, inclusivement mes lettres » ; « Priez très instamment Mme Denis de ma part de ne point donner de copies de ces lettres, de ne point en permettre l'impression, ni qu'elles soient divulguées en aucune façon ; je crains l'impression comme le feu » ; « Voltaire n'imprimait pas mes lettres ; il savait bien qu'elles n'en valaient pas la peine, et que je craignais l'impression comme le feu ; je vous prie, empêchez que Mme Denis ne fasse imprimer mes lettres à son oncle ; je vous en prie très sérieusement », ajoutant le même jour, au cas où ses instructions ne fussent pas assez claires : « surtout ayez soin que mes lettres s'y trouvent, et que rien ne soit détourné de ce qui est réellement intéressant » ; « je vous prie, empêchez que Mme Denis ne fasse imprimer mes lettres à son oncle, je vous en prie très

sérieusement »²⁷. Avec les livres, il ne fait aucun doute qu'elle entendait recouvrer sa correspondance. Elle ne s'opposait pas à la publication des lettres que Voltaire lui avait

¹⁷ Catherine II à Voltaire, 28 novembre 1765, D13032.

¹⁸ S. Karp, p.5-19.

¹⁹ Catherine II à Grimm, 30 novembre [11 décembre] 1778, *SRIO*, t.23, p.112.

²⁰ F. Caussy, *Inventaire des manuscrits de la bibliothèque de Voltaire conservée à la bibliothèque impériale publique de Saint-Petersbourg*, Paris, 1913, p.2-3.

²¹ Catherine II à Grimm, 30 novembre [11 décembre] 1778, *SRIO*, t.23, p.112.

²² Corberon à Vergennes, 15 septembre 1778 (lettre non chiffrée); Ibid (lettre chiffrée); Corberon à Chouvalov, 3 [14] septembre 1778; Catherine II à Grimm, 1 [12] octobre 1778. Voir S. Karp, p.5-11.

²³ Mme Denis à Wagnière, 11 août 1778, *JLW*, p. 164. Il lui importait peu que ce monument fût « arrosé des larmes des neveux de M. de Voltaire » (Corberon à Chouvalov, 3 [14] septembre 1778, S. Karp, p.8).

²⁴ Mme Denis à Audibert, 15 août 1778, R. Pomeau, « La mort de Voltaire et ses suites: une lettre inédite de Mme Denis », *RHLF* 79, 1979, pp.182-6.

²⁵ Mme Denis à Chouvalov, 24 octobre 1778, S. Karp, p.14.

²⁶ Comme l'ont montré P. Bonnefon, « Une correspondance inédite de Grimm avec Wagnière », *RHLF*, 1896, p.495, F. Caussy, *Inventaire des manuscrits de la bibliothèque de Voltaire*, p.3 et, plus récemment, M. Lever, *Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais*, 3 vol., Paris, 1999-2004, t.2, p.236.

²⁷ Catherine II à Grimm, 21 juin [2 juillet] 1778, *SRIO*, t.23, p.94; 1^{er} [12] octobre 1778, p.103; 30 novembre [11 décembre] 1778, p.112-3; 17 [28] décembre 1778, *SRIO*, t.23, p.119.

adressées et qui dressaient d'elle un portrait lumineux auquel sa propagande ne trouvait rien à redire²⁸. Elle s'était en revanche hasardée à des plaisanteries douteuses sur la cour de Vienne, le *despotisme* de Louis XV, les officiers français capturés en Pologne lors de l'insurrection des confédérés de Bar, qu'elle fit déporter en Sibérie, ainsi que ceux qui soutenaient le sultan Mustafa III lors de la guerre russo-turque de 1768-1774. La publication de ses lettres menaçait de la compromettre diplomatiquement autant que de ternir l'image brillante que Voltaire avait donnée d'elle²⁹.

Ayant reçu les instructions de l'Impératrice au début d'août 1778, Grimm prit aussitôt contact avec Mme Denis. Quoique celle-ci prétendit avoir refusé de céder les livres à deux princes allemands, dont Frédéric II de Hesse-Cassel³⁰, elle accepta instantanément l'offre prestigieuse de la tsarine. Le 9 août, le principe de la transaction était acquis. Elle annonçait le 11 la « grande nouvelle » à Wagnière :

L'Impératrice de Russie me demande la bibliothèque de mon oncle, elle a voulu que j'y misse le prix, je l'ai refusé, elle me promet si je lui donne cette bibliothèque de faire un petit temple où elle la logera et, au milieu de ce temple, un beau mausolée à M. de Voltaire ; j'ai été si flattée de cette offre que je l'ai acceptée, je lui ai donné ma parole avant-hier par M. Grimm, ainsi la bibliothèque ne m'appartient plus.³¹

Le même jour, Grimm adressait à Wagnière la lettre suivante³².

« [p. 1] La lettre que vous avez écrite à Madame d'Epinay³³, mon cher Monsieur Wagnière, et qui était en partie pour moi, m'a sensiblement touché. Je n'ai pas besoin de vous répéter ce que je vous ai dit à votre départ de Paris³⁴ que je m'estimerais heureux si je pouvais jamais vous rendre le plus faible service³⁵; ce serait pour moi la manière la plus satisfaisante d'honorer la mémoire du grand homme que nous pleurons. Peut-être le hasard m'en offrira-t-il bientôt une occasion, je le desire au moins bien vivement. Voici de quoi il s'agit.

L'Impératrice de Russie qui a été profondément touchée de la perte de M. de Voltaire et qui a appris avec la plus grande indignation ce qui s'est passé à la mort de ce grand homme, m'a fait l'honneur de me mander qu'elle voulait lui faire faire un monument

chez elle. Elle m'a ordonné en même temps d'acheter pour son compte la bibliothèque qu'elle se proposait de conserver dans ce monument³⁶. J'ai fait part à Madame Denis des desirs de l'Impératrice. Ce projet a d'abord éprouvé une grande [p. 2] opposition de la part de MM. l'abbé Mignot et d'Hornoy³⁷; mais Madame Denis a bientôt senti qu'il

²⁸ Catherine II à Grimm, 25 novembre [6 décembre] 1787, *SRIO*, t.23, p.421 : « il est impertinent que Beaumarchais ait imprimé mes lettres à moi sans ma permission; mais si ce ne sont que les lettres que Voltaire m'a écrites, je ne m'en soucie point, pourvu que les miennes ne le soient pas ». Le 5 novembre 1778, elle écrivait déjà : « à dire la vérité, je ne me soucie pas beaucoup de l'impression des lettres que Voltaire m'a écrites » (p.110).

²⁹ Elle imposa à Beaumarchais et aux éditeurs de Kehl de supprimer onze passages de ses lettres mais les éditeurs résistèrent à ces pressions en maintenant le texte intégral dans divers exemplaires des éditions in-8° et in-12. Voir notre article « Ingérence censoriale et imbroglio éditorial. La censure de la correspondance de Voltaire dans les éditions in-8° et in-12 de Kehl », *Revue Voltaire* 7, 2007, p.275-309.

³⁰ Mme Denis à Chouvalov, septembre 1778, S. Karp, p.13 : « je l'ai refusée à deux souverains d'Allemagne ».

³¹ Mme Denis à Wagnière, 11 août 1778, *JLW*, p. 164

³² Friedrich Melchior Grimm, l.a à Jean-Louis Wagnière, 11 août 1778, in-4°, 4 pages. Nous respectons l'orthographe du manuscrit.

³³ Le 23 juillet 1778, Mme d'Epinay adressa à Wagnière une lettre de condoléances, partiellement éditée par L. Perey et G. Maugras (*Les derniers jours de Mme d'Epinay*, Paris, 1907, p.526-7), dont nous donnerons prochainement le texte intégral. Dans un passage resté inédit, elle annonçait à Wagnière que Grimm s'adresserait bientôt à lui. Le secrétaire semble lui avoir répondu fin juillet.

³⁴ Wagnière rencontra Grimm en juin 1778. Il lui fit part de sa collaboration avec Panckoucke, officialisée devant notaire le 19 juin (*JLW*, p.118), pour l'édition posthume des *Œuvres complètes*, future édition de Kehl.

³⁵ En recommandant Wagnière à Catherine II, Grimm deviendra son « bon protecteur ». Dans une lettre du 7 mai 1779 que nous éditerons bientôt, il lui écrivait : « je vous regarde après M. de Voltaire comme mon père ».

³⁶ Catherine II à Grimm, 21 juin [2 juillet] 1778, *SRIO*, t.23, p.93-4.

³⁷ Le neveu et le petit-neveu de Voltaire souhaitaient conserver la bibliothèque au sein de la famille. Ils s'adressèrent aux diplomates français pour tenter d'interdire la transaction. Le 15

ne s'offrirait jamais une occasion plus favorable d'honorer la mémoire de son oncle et de consacrer, pour ainsi dire, la bibliothèque pour jamais, qu'en déférant aux désirs de Sa Majesté. En conséquence elle m'a permis de répondre à l'Impératrice que la bibliothèque de son oncle était à ses ordres, mais qu'elle ne se déterminerait jamais à y mettre un prix³⁸. Elle m'a dit en même temps qu'une caisse de cette bibliothèque était déjà à Paris³⁹ et que le reste était encore à Ferney entre vos mains.

Vous voyez, mon cher Monsieur Wagnière, que si ce marché a lieu, j'aurai de vous le besoin le plus essentiel, parceque vous seul avez connu à fond la bibliothèque de M. de Voltaire⁴⁰. En attendant la réponse définitive de l'Impératrice qui ne peut arriver que sous deux mois⁴¹, j'ai proposé à Madame Denis que nous mettions le scellé elle et moi tant sur la caisse qui est ici que sur ce qui se trouve encore à Ferney, et que suivant les circonstances je m'y rendrais en personne pour faire cette opération avec vous⁴². Votre réponse et les éclaircissemens que vous voudrez bien me donner [p. 3] me décideront sur cette course. Je voudrais savoir 1° s'il existe un catalogue de la totalité

ou d'une partie de cette bibliothèque⁴³. 2° Supposé qu'il n'y en ait point, si vous pouvez vous engager à en composer un⁴⁴ et à assurer que rien n'y manque⁴⁵, y compris tous les manuscrits soit de M. de Voltaire, soit d'autres, même les lettres,

septembre 1778, le chargé d'affaires de la France à Pétersbourg, Corberon, écrivait à Vergennes, ministre des Affaires étrangères : « Il y a quelques jours, monsieur le Comte, que j'ai reçu une lettre fort touchante du petit-neveu de M. de Voltaire. M. d'Hornoy m'a mandé qu'après la mort de son oncle, il s'était flatté de conserver dans sa famille sa bibliothèque, comme un monument précieux pour elle, et qu'aucune somme ne pourrait remplacer. Mme Denis légatrice universelle avait donné sa parole d'honneur à MM. Mignot et d'Hornoy de la conserver ; mais elle n'a pu se refuser aux désirs flatteurs de l'Impératrice d'acquérir ce morceau moins précieux par lui-même, que par la possession qu'en avait eu M. de Voltaire, et quelques notes marginales écrites de sa main » (S. Karp, p.5).

³⁸ L'héritière « joua au naturel la scène de ce personnage comique qui voulait qu'on dit de ses aïeux non pas qu'ils vendaient du drap, mais qu'ils le donnaient pour de l'argent » (P. Bonnefon, « Une correspondance inédite de Grimm avec Wagnière », p.493 ; Molière, *Le bourgeois gentilhomme*, IV, 3). Soucieuse de son image, elle souhaitait offrir la bibliothèque à l'Impératrice ; négociatrice avisée, elle en escomptait le meilleur prix. Grimm ménagea sa susceptibilité : elle donnerait les livres à l'Impératrice qui lui ferait en retour présent de cadeaux somptueux. Il résume joliment les termes de l'équation : « L'Impératrice me dit : payez largement. Madame Denis dit : je fais hommage à l'Impératrice de la bibliothèque, et ne la vends point. Il faut donc que l'Impératrice, en acceptant et n'achetant pas, paie magnifiquement » (Grimm à Tronchin, 15 septembre 1778, *JLW*, p.208). Le « souffre-douleur » surmonta élégamment cette difficulté. « Cette affaire de Madame Denis a été faite en un clin d'œil », confiait-il. « Pourquoi ? Parce que j'ai pu parler très naturellement. J'ai dit à S.M. que (...) Mme Denis en l'offrant à S.M. serait plus touchée des marques de distinction, comme lettre, boîte à portrait, diamants, fourrures, que de l'argent. Sur cet aperçu, S.M. s'est taxée, et Madame Denis a eu lieu d'être contente » (Grimm à Tronchin, 24 janvier 1779, BGE, Archives Tronchin 178, f.31).

³⁹ Réponse de Wagnière : « Il y a plus d'une caisse de livres à Paris, que j'expédiai. Il doit y [en] avoir cinq, dont deux contiennent des livres de la bibliothèque, les trois autres des livres à Madame Denis avec sa musique. Parmi ces livres il y a un dictionnaire de Calepin qui est à moi, et que j'avais prêté à M. de Voltaire. Il y a aussi des volumes 8° des *Œuvres* de M. de Voltaire corrigés qui sont pour M. Panckoucke » (*JLW*, p.176).

⁴⁰ Entre autres fonctions, Wagnière était le bibliothécaire attitré de Voltaire. Le catalogue de la bibliothèque est en grande partie de sa main. Dans son esprit, la présence des livres était intimement liée au souvenir de son maître : « Je vous avoue que j'avais le cœur serré en emballant les livres; rien n'a autant renouvelé le triste souvenir de la perte de mon cher maître, mon père, j'ose dire mon ami, qui pendant vingt-quatre ans m'a honoré de ses bontés, et que je ne méritais que par mon tendre attachement pour sa personne [...] » (*JLW*, p.176-7).

⁴¹ Grimm à Tronchin, 15 septembre 1778 : « un mois qu'il faut à une lettre pour aller à Pétersbourg, et un mois qu'il lui faut pour en revenir, cela fait bien des mois » (*JLW*, p.209).

⁴² Il ne se déplaça finalement pas à Ferney, se déchargeant sur François Tronchin de l'organisation matérielle du déplacement de la bibliothèque.

⁴³ Réponse de Wagnière : « Il y a un catalogue incomplet et fort mal en ordre, attendu que M. de Voltaire changeait et bouleversait toujours sa bibliothèque » (*JLW*, p.175).

⁴⁴ Réponse de Wagnière : « il ne me serait pas possible d'en faire un exact, tous les livres étant emballés et les caisses clouées. M. Christin qui s'est aidé, a vérifié le catalogue. Il y a quelques volumes dépareillés, d'autres doubles. M. Christin et moi pouvons vous certifier qu'il n'a été distrait aucun livre de la bibliothèque, excepté un exemplaire du *Dictionnaire* de Bayle qui est double, où il n'y a ni note ni signet. Je priai M. Christin d'écrire à Madame Denis pour qu'elle eût la bonté de m'en faire présent, sinon elle en disposera. » (*JLW*, p.175).

⁴⁵ « J'ai déjà dit ci-dessus qu'on n'avait distrait aucun livre ici depuis la mort de M. de Voltaire. Il a légué par son testament ses livres anglais à M. Rieu. M. Christin lui en a remis 237. Il a laissé les autres » (*JLW*, p.176).

parceque l'Impératrice prétend conserver tout cela et entre autres ses propres lettres⁴⁶. 3° à combien de volumes vous estimez cette bibliothèque⁴⁷. 4° S'il est vrai que dans la plupart de ces livres M. de Voltaire ait fait des notes à la marge écrites de sa propre main⁴⁸. 5° S'il y a dans cette bibliothèque plusieurs manuscrits⁴⁹ et autres livres rares et d'un grand prix⁵⁰. 6° Si depuis la mort de ce grand homme rien n'a été distrahit de sa bibliothèque, et si l'Impératrice peut se flatter de la recevoir telle qu'il l'a possédée. 7°. Si dans le cas où il n'y aurait point de catalogue, vous pourriez m'en fournir un aperçu succinct et que je puisse promptement mettre sous les yeux de l'Impératrice⁵¹.

Si votre réponse me conseille le voyage de Ferney, j'irai tout de suite vous rendre visite, et nous arrangerons les affaires de façon qu'à la décision de l'Impératrice tous ses ordres pourront être exécutés promptement. Il ne tiendra pas à moi [p. 4] que Sa

Majesté Impériale ne soit exactement instruite de tout le zèle que vous mettrez dans une occasion où il s'agit autant de sa propre satisfaction que d'honorer la mémoire du grand homme auquel vous avez été attaché depuis tant d'années.

Vous trouverez ci-joint mon adresse, et je vous prie, mon cher Monsieur Wagnière, de ne jamais douter de ma tendre et inviolable amitié.

M. le Comte de Schomberg⁵² m'a dit qu'il a reçu de vos nouvelles.

à Paris, le 11 août 1778.

[post-scriptum] Je puis vous dire encore que quand il y aurait des manuscrits en grand nombre, l'acquisition que l'Impératrice compte faire ne s'opposerait en aucune façon à leur publication⁵³, et que je permettrais de sa part toutes copies nécessaires⁵⁴,

⁴⁶ Les lettres de Catherine II constituent l'enjeu occulte de la négociation. Réponse de Wagnière : « Quant aux manuscrits et aux lettres, tout cela est empaqueté et cacheté du cachet de M. Christin et du mien, pour le tout être remis à madame Denis qui en doit seule disposer. Elle trouvera dans un des paquets toutes les lettres de S.M.I. Je n'ai pas eu le temps de rien mettre en ordre » (*JLW*, p.175). D'après l'*Inventaire des manuscrits de Voltaire* dressé par Wagnière le 27 juillet 1778, les lettres de « Catau » formaient le 4^e paquet des papiers de Ferney : « Correspondance de l'Impératrice de Russie avec M. De V. » (*ibid*, p. 152).

⁴⁷ Réponse de Wagnière : « Il y a sur le catalogue, autant que j'ai pu le compter six mille volumes » (*JLW*, p.176). À Saint-Petersbourg, il dénombrera « 6760 volumes » (C. Mervaud et C. Paillard, « Le supplice de Tantale », p.432).

⁴⁸ Réponse de Wagnière : « Il est très vrai que dans plusieurs volumes il y a des notes marginales et des signets de la main de M. de Voltaire et de la mienne par ses ordres et sous sa dictée, très curieuses. Mais il faut feuilleter les volumes » (*JLW*, p.176). Grimm savait que les *marginalia* faisaient le sel de la bibliothèque : le 15 septembre 1778, il indiquait à François Tronchin qu'il avait demandé à Wagnière « s'il est vrai que M. de Voltaire a fait des notes marginales à la plupart de ses livres, car une circonstance comme celle-là influencerait considérablement le prix ». Démentant pour une fois sa réputation de sagacité, Tronchin lui répondit le 27 septembre : « je doute que les notes marginales dont quelques-uns des livres se trouvent chargés soient des objets de curiosité bien intéressants » (*ibid*, p.208 et p.219).

⁴⁹ Réponse de Wagnière : « Je ne connais de Mss. dans la bibliothèque que les œuvres du duc D'Uzès, 3 volumes dépareillés d'un abrégé de Bayle, et un petit pot-pourri folio dans la caisse du théâtre, (à ce que je crois) sur les cérémonies des Indiens, qui avait été donné à M. de Voltaire avec le commentaire sur le Vedam et l'Ezour Vedam que l'on a volé à M. de Voltaire il y a plus de dix ans. Les livres les plus curieux se trouvent dans la partie de la théologie » (*JLW*, p.176). Se ravisant, il écrivit à Mme Denis le 29 août 1778 : « Je me rappelle qu'il doit y avoir des manuscrits assez curieux dans quelques-uns des pots-pourris, surtout dans les in-4°. Vous pouvez le dire à M. de Grimm. Ils sont dans les caisses » (*ibid*, p.190).

⁵⁰ Voltaire n'était pas bibliophile. Ses livres reliés simplement étaient « pour la plupart des livres d'usage » (*Catalogue des livres anglais légués à Rieu par Voltaire*, S. Karp, p.33), ce qui explique que Panckoucke ait estimé que la collection valait 40000 francs (voir *infra*, note 55). C'était cependant compter sans les ouvrages marginés rehaussant considérablement la valeur de la collection (voir *supra*, note 48 et notre article : « Un dictionnaire vivant. Jean-Louis Wagnière, témoin des pratiques de lecture et d'écriture de Voltaire » à paraître dans les actes du colloque *Voltaire et le livre* organisé par la Société Voltaire à la Bibliothèque nationale de France les 27 et 28 octobre 2005).

⁵¹ Mme Denis oublia d'ordonner à Wagnière de lui adresser le catalogue (Wagnière à Mme Denis, 3 septembre 1778, *JLW*, p.191). L'oubli fut bien vite réparé.

⁵² Louis Gottlob, comte de Schomberg, ami d'enfance de Grimm et fréquent visiteur de Ferney, inspecteur général de la Cavalerie.

⁵³ Grimm est au fait de la collaboration de Wagnière avec Panckoucke, chargé de réaliser la première édition posthume des *Œuvres complètes*. Il redoute que le secrétaire ne soit tenté de détourner des manuscrits pour en faire profiter le libraire plutôt que l'Impératrice.

parceque personne n'a moins de gout pour les possessions exclusives que cette grande Princesse.

Je voudrais savoir, mon cher Monsieur Wagniere, supposé que cette bibliotheque ait été estimée depuis la mort de M. de Voltaire, à quel prix elle a été estimée, parceque cela pourrait me guider dans la fixation du prix impérial⁵⁵ ».

Wagnière répondit à Grimm avec sa diligence et sa célérité habituelle. Par scrupule de conscience, il soumit cependant sa lettre datée du 16 août à Mme Denis pour approbation⁵⁶. Or celle-ci choisit de ne pas la remettre à son destinataire, que ce soit par volonté de rester maîtresse de la négociation ou de ne pas faire état des manuscrits promis à Panckoucke. Cette dissimulation retardait la conclusion : elle empêchait le « souffre-douleur » de proposer à la tsarine une estimation. Inquiet de ne pas obtenir de réponse d'un secrétaire réputé pour son exactitude, Grimm abjura le « sage des Délices » de diligenter une enquête, après avoir sollicité Vasserot de Vincy de lui rendre le même service :

J'avais écrit le 11 du mois passé une lettre circonstanciée à M. Wagnière qui m'a paru avoir de l'amitié pour moi. [...] Je lui ai adressé cette lettre à Ferney, pays de Gex, sous la qualité d'ancien Secrétaire de M de Voltaire. Je n'ai jamais perdu aucune des mes lettres. Cependant, je n'ai reçu aucune réponse de M. Wagnière et je ne reviens pas de ma surprise à cet égard. Je vous aurais une vraie obligation si vous pouviez avoir la bonté de lui faire demander pourquoi il ne m'a pas répondu. [...] M. de Vincy⁵⁷ qui vient de partir a eu la bonté de m'offrir ses services et de tirer ces éclaircissements d'un M. Rieu, mais je désire toujours de savoir pourquoi mon ami Wagnière m'a si maltraité⁵⁸.

Wagnière ne l'avait nullement maltraité : Mme Denis était seule responsable du méfait. Le ton de Grimm était inhabituellement pressant : il venait d'apprendre que Mme Denis avait vendu Ferney à de Villette, de sinistre réputation. La bibliothèque y était conservée : « si M. de Villette se met tout de suite en possession, qui gardera en attendant la réponse impériale cette bibliothèque, qui en répondra ? S'il n'y a pas un gardien sûr, on en pourra soustraire bien des choses »⁵⁹. Tronchin répondit le 27 :

« sur votre lettre », écrit-il en substance, « j'ai couru à Wagnière ». Tronchin le disculpait : non seulement Mme Denis n'avait pas remis au destinataire sa réponse du 16 août, mais elle ne fit « aucune mention » au destinataire du détournement⁶⁰. À ce stade de l'intrigue se trama une sorte de conspiration entre Grimm, Tronchin et Wagnière, à laquelle celui-ci souscrivit d'autant plus aisément qu'il avait été outré d'apprendre la vente du château. Le désengagement de Mme Denis de Ferney compromettait sa position, et il n'attendait rien de bon du nouveau propriétaire. Tronchin pressa Grimm de garder le secret sur les informations divulguées par le secrétaire : « Ce dont nous devons nous garder à présent, c'est de le compromettre avec Mme Denis qui doit ignorer que Wagnière vous a donné connaissance de la suppression de sa lettre », Grimm répondant : « Je n'ai pas besoin de vous dire que notre ami Wagnière peut être sûr de n'être compromis par moi avec personne »⁶¹. Il lui était reconnaissant d'avoir transmis les renseignements nécessaires. Le « sage des Délices » le recommanda instamment comme la personne la plus apte à installer la bibliothèque en Russie : « Un mot de Wagnière. [...] Je voudrais que S.M.I. comprît Wagnière dans l'acquisition de la bibliothèque, qu'il en fût le conducteur, qu'elle l'attachât à son service ; je dis affirmativement que sa bienfaisance ne serait pas

⁵⁴ Panckoucke avait recruté de nombreux copistes pour copier les originaux. À la fin de 1778 et au début de 1779, Wagnière se rendit à Paris « pour tirer de M. de Panckoucke un double de tout pour Sa Majesté Impériale » (Wagnière à Mme Denis, 6 mai 1780, *JLW*, p.334).

⁵⁵ Réponse de Wagnière : « On n'a fait jamais aucune estimation de cette bibliothèque. Voilà tout ce que je puis vous répondre » (*JLW*, p. 176). Panckoucke avait fait savoir à Grimm qu'elle « ne valait peut-être pas plus de 40000 livres » (Grimm à François Tronchin, 24 janvier 1779, BGE, Archives Tronchin 176, f. 31).

⁵⁶ Wagnière à Mme Denis, 15-16 août 1778, *JLW*, p.174.

⁵⁷ Et non Verney comme porté par erreur par S. Karp, p.29, qui remarque que la copie de la lettre du 16 août fut communiquée à Grimm par Vincy (*ibid*, p.27; voir la lettre de Tronchin, 27 septembre 1778, *JLW*, p.218).

⁵⁸ Grimm à Tronchin, 15 septembre 1778, *JLW*, p.208-9.

⁵⁹ *Ibid*.

⁶⁰ Tronchin à Grimm, 27 septembre 1778, *JLW*, p.218.

⁶¹ *Ibid*. et Grimm à Tronchin, 4 octobre 1778, *JLW*, p.243.

déplacée et qu'elle aurait en lui le seul dictionnaire vivant de tout ce qui tient aux 24 dernières années de l'homme le plus célèbre de notre temps »⁶².

Cette lettre décisive changea le sort de Wagnière. Grimm y répondit le 4 octobre, prétendant avoir eu la même idée. Il fit part à l'Impératrice de ses offres de service, qu'elle accueillit favorablement. Le 30 octobre, elle lui répondit :

J'approuve beaucoup ce que vous me proposez de faire pour Wagnière : s'il avait envie de rester bibliothécaire de la bibliothèque de son maître, il ne tiendrait qu'à lui, et il pourrait la suivre au printemps prochain, ou comme il serait commode à lui ; or s'il ne peut ou ne veut, vous lui donnerez pour ses peines au moins autant que son maître lui a laissé, ou plus, comme vous le jugerez à propos.⁶³

L'acquisition de la bibliothèque marque pour Wagnière la fin de ce que Grimm nommait ses « malheurs de 1778 » et le début du « bonheur de 1779 »⁶⁴, qui, après un « voyage au temple de la gloire »⁶⁵, le vit devenir pensionnaire de l'Impératrice de toutes les Russies. Grâce aux informations du secrétaire, Grimm tenait le moyen d'évaluer la bibliothèque et la transaction pouvait aboutir. Catherine II adressa à Mme Denis le 26 octobre une lettre flatteuse pour la remercier⁶⁶, l'héritière donnant reçu le 15 décembre de l'équivalent de 30000 roubles, soit plus de 135000 francs. À cette somme trois fois supérieure à l'estimation de Panckoucke s'ajoutaient des présents somptueux d'un montant identique tels que fourrures, diamants, boîte en or avec le portrait de l'Impératrice, etc., dont Mme Denis et Mme de Villette firent dans les salons parisiens un usage ostentatoire, sinon immodeste⁶⁷... La transaction était consommée. La « bibliothèque patriarcale » s'était transmuée en « bibliothèque impériale ».

Sans révolutionner les récents acquis de l'histoire de la constitution des fonds voltairiens de Saint-Petersbourg, cette lettre approfondit et renouvelle les perspectives de la recherche. Elle est le signe des nombreux conflits qu'entraîna la cession de la bibliothèque. Si elle ne dit mot des différends entre le gouvernement russe et certains milieux diplomatiques français, elle révèle les dissensions au sein de la famille de Voltaire, opposant son héritière universelle à d'Hornoy et Mignot, elle manifeste les problèmes rencontrés par Mme Denis pour concilier la remise des papiers à Panckoucke avec la cession des livres à Catherine II⁶⁸, et elle indique la situation délicate dans laquelle se trouve plongé Wagnière à compter de la seconde moitié de 1778. Pris dans un insoluble conflit d'intérêts, il est tiraillé entre ses devoirs envers Mme Denis qui l'incitent à conserver précieusement les manuscrits, ses relations professionnelles avec Panckoucke qui l'inclinent au contraire à lui divulguer les pièces qu'elle pourrait lui celer, et les promesses du service de Pétersbourg, le déterminant à communiquer des renseignements qu'elle souhaitait garder par-devant elle. Cette lettre nous fait également découvrir que l'opposition de d'Hornoy et de Mignot à la cession de la bibliothèque fut plus précoce qu'on ne le croyait, se manifestant dès le début des négociations. Elle révèle que Grimm avait anticipé la difficulté à concilier les ambitions de l'Impératrice avec le projet éditorial de Panckoucke, autant que les moyens de surmonter l'obstacle : il suffisait de prendre copie des originaux avant de les envoyer en Russie. L'insistance de ses redites et le post-scriptum indiquent par ailleurs son souci de procurer à la tsarine une estimation fiable dont elle pourrait s'inspirer pour rémunérer Mme Denis comme il sied à une Impératrice : Catherine II « doit payer autrement qu'un particulier »⁶⁹, c'est-à-dire sans barguigner et au prix cher. L'allusion au « scellé » et la brûlante question de savoir si nul livre ne

⁶² Tronchin à Grimm, 27 septembre 1778, *JLW*, p.219-20.

⁶³ Catherine II à Grimm, 19 [30] octobre 1778, *SRIO*, t.23, p.106-107.

⁶⁴ Grimm à Wagnière, 19 novembre 1779, *JLW*, p.326.

⁶⁵ Grimm à Catherine II, 27 février [10 mars] 1780, *SRIO*, t.44, p.140.

⁶⁶ Catherine II à Mme Denis, 15 octobre 1778. Voir la *Correspondance littéraire* d'octobre 1778 (*CL*, t.12, p.168-9), le *Mercur de France* (5 décembre 1778, p.61-2), la *Correspondance secrète, politique et littéraire* (Paris, 1787) à la date du 26 décembre 1778, t.7, p.184-5 et le *Répertoire des nouvelles à la main. Dictionnaire de la presse manuscrite clandestine, XVI^e-XVIII^e siècle*, dir. François Moureau, Oxford, 1999, p.415.

⁶⁷ Grimm à Catherine II, 15 [26] février 1779, *SRIO*, t.44, p.39.

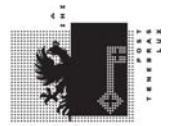
⁶⁸ La vente subite de la bibliothèque incita Panckoucke à précipiter son voyage à Ferney; il craignait que les manuscrits qui devaient lui servir pour la nouvelle édition fussent remis à Grimm. Voir Mme Denis à Wagnière, 11 août 1778 (« Panckoucke est inquiet de la manière dont nous ferons venir nos papiers, il veut aller les chercher lui-même », *JLW*, p.165) et *ibid*, [11 août 1778] (« M. Panckoucke vous rendra cette lettre, mon cher Wagnière, et vous pouvez lui donner tous les papiers cachetés de votre main et de celles de M. Christin. [...] Ne déballez pas les livres, ils sont à l'Impératrice. J'ai donné ma parole qu'on n'en distrairait pas un livre », *JLW*, p.165).

⁶⁹ Grimm à Tronchin, [fin décembre 1778 ou début janvier 1779], BGE, Archives Tronchin 176, f.24.

« manque » ni n'a été « distrait » prouvent le soin extrême pris pour garantir l'intégrité de la « Bibliothèque maintenant impériale »⁷⁰. Croisée avec la lettre de Mme d'Épinay citée plus haut⁷¹, elle témoigne enfin que les liens d'amitié de Wagnière et de Grimm sont plus anciens qu'on ne le croyait et que celui-ci eut l'idée de recourir aux soins de celui-là dès le mois de juin 1778, avant même que Catherine II ne lui ordonne d'acquérir la bibliothèque. Le « fidèle Wagnière » et « l'exact Grimm » étaient faits pour s'entendre : jamais le natif de Ratisbonne ne cessa de protéger le Vaudois de Rueyres.

⁷⁰ Grimm à Tronchin, 30 novembre 1778, *JLW*, p.269.

⁷¹ Voir note 33 *supra*.



14

Été 2007

Nouvelles du XVIII^e siècle

Un été chez Voltaire de Jacques-Pierre Amette

Une lecture de François Jacob

C'est le 7 janvier dernier qu'est paru, aux éditions Albin Michel, un roman signé Jacques-Pierre Amette et intitulé *Un été chez Voltaire*.

Baptisé par son auteur « comédie érotique au château de Ferney pendant l'été 1761 », il relate les deux mois que passent à Ferney trois personnages singuliers : Zanetta Obozzi, comédienne napolitaine, Gabriella Capacelli, tout droit issue du théâtre des Italiens, à Paris, et enfin le comte de Fleckenstein, envoyé spécial (mais secret) de Frédéric II. Ajoutez à cela une voyante, Gisèle, un abbé de Pors-Even et un graveur-dessinateur, et vous aurez réuni tous les ingrédients de cette immangeable salade.

L'auteur s'explique sur ses intentions dans une interview publiée sur le web, à <http://amette.free.fr/> Il ne faut pour rien au monde manquer ce morceau d'anthologie. On y apprend que *Mahomet* est une pièce médiocre « où Voltaire imite mal son auteur préféré, Corneille ». Jacques-Pierre Amette s'intéresse d'ailleurs « à l'extinction de ce genre : la tragédie ». En effet, nous dit-il, le public « cultivé », en 1761, « préfère Goldoni et ses charmantes vénitiennes ».

Or nous savons que rien n'est plus faux. Plusieurs études très pénétrantes ont été publiées sur ce sujet ces quinze dernières années. Elles montrent que la tragédie, loin d'être un genre moribond, était au contraire en pleine forme dans la deuxième moitié du dix-huitième siècle. Que penser du *Siège de Calais*, de Du Belloy (1765), et du *Charles IX* de Marie-Joseph Chénier (1789), deux des plus grands succès de cette période ? Dira-t-on, pour se disculper, que c'étaient de mauvaises tragédies ? Le public, trop nombreux pour ne pas être inculte, ne pouvait sans doute en percevoir la médiocrité...

Mais revenons au roman. Outre les personnages cités ci-dessus, on trouve... Jean-Jacques Rousseau. On le rencontre même dès l'exergue, où la sensibilité de ses personnages ne peut être, selon Jacques-Pierre Amette, qu'« encore classique ou déjà rousseauiste ». Nous frémissons de crainte. Et nos craintes, hélas, mille fois hélas, sont confirmées dans les pages qui suivent. Voltaire évoque ainsi Jean-Jacques : « Regardez autour de vous : à quelques kilomètres d'ici, à Genève, ce Rousseau écume de rage contre nous... » Or non seulement Rousseau n'écumait de rage contre personne, mais il pouvait difficilement le faire à Genève, qu'il avait quittée en octobre 1754, et qu'il ne reverra jamais.

Ce sont là, m'objectera-t-on, pures chicaneries. Après tout, qu'importent ces détails de spécialiste à un romancier ? La fiction ne peut-elle s'autoriser quelques licences ?

Bien loin de nous l'idée de contester à Jacques-Pierre Amette le droit de travestir la réalité, de créer ses propres personnages, de les inviter à Ferney, de les y faire rencontrer certain vieillard, voire de projeter sur toute cette assemblée ses propres
***Un été chez Voltaire* de Jacques-Pierre Amette**

fantasmes : le tout est que cet exercice se limite à ce qu'il est (un très mauvais roman) et ne prenne les formes d'une leçon de littérature.

Reste l'écriture, absolument lamentable. L'auteur a beau préciser qu'il s'est « efforcé de faire parler le philosophe de Ferney avec la vivacité de ton qu'il a employée avec ses correspondants », c'est cet *effort*, précisément, qui le trahit. Il nous dit aussi avoir cité Voltaire –et on le croit : mais peut-on extraire telle citation, telle pointe en oubliant le contexte qui leur donne tout leur sel ? Autant montrer deux yeux exorbités et sanguinolents sur une table d'opération en prétendant qu'il s'agit des plus beaux yeux du monde.

Inconsistantes lapalissades (« Notre Voltaire condamne les sottises des fanatismes, mais il aime Dieu. Il pense également que si Dieu n'existait pas il faudrait l'inventer »), expressions ternes (« L'abbé de Pors-Even, qui avait l'air triste comme un vaisseau sans voile »), répétition des mêmes traits d'esprit, ou soi-disant tels, toujours teintés d'un vague érotisme (« Ouvrez la serviette et votre lit », « Ouvre-lui ton lit »,) dialogues ennuyeux à l'extrême (cf. l'échange entre Voltaire et sa voyante), contrevérités flagrantes (sur Rousseau, sur le théâtre de l'époque, sur *Mahomet*, etc.) : rien ne nous est épargné. Absolument *rien*.

Mais le pire, et ce qu'on pardonnera difficilement à l'auteur, c'est d'avoir su rendre Voltaire *ennuyeux*. Un souvenir nous reste, quand on ferme le livre. Un seul. C'est celui d'un dialogue, en italiques, dans un des derniers chapitres. Il y est question d'une scène, qui vient d'être jouée : « *Non, tout le monde riait ! Non, tout le monde s'emmerdait !* »

Avec *Un été chez Voltaire*, il n'y a vraiment pas de quoi rire. Pour le reste...

14

Été 2007

Liens

2007 : quelles bibliothèques numériques ?

Flávio BORDA D'ÁGUA

Nous savons tous que les Français et le monde anglo-saxon ont toujours été rivaux. Le xxi^e siècle n'échappe pas à cette fatalité, qui semble même connaître un regain de vitalité depuis l'apparition d'Internet. La volonté de créer, grâce à [Google Books](#), une grande bibliothèque numérique, pose en effet le problème de la place de la langue française et des valeurs françaises sur le réseau. La [Bibliothèque nationale de France](#) offre certes, depuis un certain nombre d'années, une bibliothèque numérique de ses propres fonds : [Gallica](#). Mais Gallica, grande référence pour les ouvrages de langue française, semble avoir quelques difficultés à rivaliser avec le projet anglo-saxon. 2005 marque alors la création d'un groupe de travail à la BnF afin de donner une réponse européenne à Google : la création d'un prototype de bibliothèque numérique européenne, [Europeana](#).

Ce projet a pour objectif principal la numérisation et la mise en ligne d'œuvres européennes à partir d'un seul point d'accès tout en privilégiant le multilinguisme européen. Financée par des fonds de l'UE et des Etats membres, [Europeana](#) a été mise en ligne lors du salon du livre de Paris en mars 2007. Elle rend accessibles déjà plus de 12'000 documents libres de droits issus des collections de la BnF, de la [Bibliothèque nationale Széchényi](#) de Hongrie et de la [Bibliothèque nationale du Portugal](#).

Un autre projet européen est intitulé [The European Library](#). Cette bibliothèque européenne regroupe déjà 23 des 47 Bibliothèques nationales européennes (même la [Cité du Vatican](#) est de la partie). Cette nouvelle offre européenne est plus audacieuse que l'[Europeana](#). L'internaute a à sa disposition une banque de données tout à fait conséquente (livres, affiches, cartes, son et image, etc.) Un des grands avantages est la clarté de sa navigation. On notera aussi la possibilité de consulter des manuscrits en ligne.

Ces deux projets européens ne seraient-ils pas *in fine* complémentaires ? Du moins c'est ce que la liste des Bibliothèques nationales associées à l'[Europeana](#) et à la [European Library](#) nous laisse entrevoir. Il est très probable que ces deux jeunes bibliothèques numériques n'en feront plus qu'une dans quelques années. Ces deux prototypes nous montrent en tout cas que les bibliothèques en ligne se développent à une allure incroyable et donnent dès lors naissance à d'autres projets plus spécifiques tel [Criminocorpus](#).

[Criminocorpus](#) nous propose une bibliothèque numérique, des dossiers thématiques, des expositions virtuelles et un ensemble d'outils de recherche. Ce site vise principalement « à promouvoir et favoriser l'histoire des crimes et des peines ». La base de données qui est proposée à l'internaute est claire, rapide et surtout d'une grande utilité pour les chercheurs qui travaillent sur la thématique de la criminalité. C'est également et avant tout un outil destiné à l'historiographie française plutôt

qu'européenne : la France est de fait un modèle européen pour toutes les questions de pénalité et de criminalité.

[*Ius lusitaniae*](#) est un site tout aussi intéressant notamment pour la qualité de la navigation. Il regroupe en effet les sources de droit portugais pour l'époque moderne. Ce sont plus de 30'000 pages numérisées et plus de 17'000 objets disponibles (lettres royales, décrets, lois, ordonnances, etc.) *Ius lusitaniae* fournit non seulement une vision d'ensemble sur ces sources mais tient également compte des besoins des chercheurs et propose des articles plus spécifiques. L'indexation est parfaitement élaborée à l'intérieur des fichiers adobe. Ce projet n'en est cependant qu'à sa première phase.

Google Books est venu finalement donner un nouvel élan dans la mise en ligne de documents. C'est par ailleurs l'occasion pour des institutions de développer de nouveaux partenariats. La [Bibliothèque cantonale et universitaire](#) de Lausanne a ainsi tout récemment décidé de rejoindre Google Books. Elle est l'une des premières bibliothèques de l'espace francophone à faire partie de ce projet « googlelien » et compte mettre à disposition 100'000 ouvrages du xvii^e au xix^e siècles.

Reste que le contact même du livre, dit-on souvent, est chose irremplaçable...